

Elizabeth, Queen of England

HISTOIRE
D'ELISABETH
ET
DU COMTE D'ESSEX,

TIRÉE DE L'ANGLAIS
DES MÉMOIRES D'UN HOMME DE QUALITÉ.

DÉDIÉE A S. A. R. MADAME.



A LONDRES,
Et se trouve à PARIS,
Chez **DESENNE**, Libraire, au Palais-Royal, près
les Variétés, n°. 216.

MDCCLXXXVII.



A SON ALTESSE ROYALE
MADAME.

MADAME,

ELISABETH est connue de VOTRE ALTESSE ROYALE sous les rapports d'une grande reine : je la peins sous ceux d'une femme sensible & infortunée. Vous connoissez, MADAME, l'histoire de sa vie publique ; c'est celle de son cœur que j'ose

Vous offrir. Pour apprécier l'ame grande & noble d'Elisabeth, il faut une ame du même modèle. C'est le motif de l'hommage de ce petit tableau. S'il inspire quelque intérêt à VOTRE ALTESSE ROYALE, je serai bien sûr, MADAME, d'avoir saisi les traits caractéristiques de cette princesse, qui a honoré & son sexe & son siècle.

Je suis avec un très-profond respect,

M A D A M E,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE

*Le très-humble, très-obéissant
& très-dévoué serviteur,*

LESCENE DESMAISONS.

AVANT-PROPOS.

EST-CE une histoire ? est-ce un roman ? je l'ignore autant que vous. Comment distinguer le vrai de si loin , & couvert des mille enveloppes des passions humaines ? l'historien recueille , compile & cite ; mais ses sources sont souvent corrompues , ses autorités incertaines , ses garans de mauvaise foi ou mal instruits. A toutes ces erreurs il ajoute les siennes. L'histoire se répand , & des préjugés s'établissent. Mais combien le vrai n'est-il pas souvent opposé à ces mensonges accrédités ? Qui peut dévoiler tous les mystères des cours , quand on prend tant de peine à les cacher ? lors même que nous en sommes spectateurs , nous

appercevons bien les grands effets ; mais les ressorts , cachés derrière la toile , nous échappent , & nos yeux n'éprouvent que l'illusion qu'on leur a préparée.

L'écrivain calcule ces effets dans son cabinet , il les lie aux événemens du temps. Il ourdit une trame politique , où tous les fils se tiennent , où les probabilités se fortifient , où les principes sont clairs & les conséquences justes ; mais toute cette marche savante est à lui seul , & les événemens auxquels il prête de si grandes causes sont souvent l'effet d'une intrigue méprisable , des petites passions journalières , qui ailleurs n'ont que des effets obscurs parce qu'elles sont sans pouvoir.

Le comte d'Essex perdit la tête sur un échafaud : c'est un fait ; mais se livra-t-il

à des projets ambitieux & coupables ,
ou fut-il la victime d'une passion puissante & outragée ? Lisez les historiens du tēps. Avec eux , vous pourrez voir dans Essex un homme fier & ambitieux formant contre Elisabeth les projets les plus coupables , & ne tendant à rien moins qu'à lui ravir la couronne ; avec eux aussi vous appercevrez l'inclination de la reine pour ce seigneur , les faveurs dont elle le combla avant qu'il y eût aucun droit. Vous verrez l'envie des courtisans réunis contre lui , leurs intrigues pour lui faire ou lui prêter des crimes , une révolte sans objet , qui ressemble plus à une querelle avec les ministres qu'à un complot réfléchi ; enfin , une reine aigrie , mais toujours foible , ne pouvant se résoudre à consentir à

(viij)

sa mort. Peut-être alors cette anecdote vous fournira-t-elle le nœud de toutes ces difficultés ; peut-être paroîtra-t-elle l'explication naturelle de ce qu'offre d'obscur l'histoire de ces temps ; sinon , ce ne sera qu'un mensonge de plus, ajouté à la mer des mensonges historiques , & je n'aurai pas manqué mon but s'il paroît agréable.



HISTOIRE



HISTOIRE SECRÈTE

DES AMOURS

D'ELISABETH

ET DU

COMTE D'ESSEX.

ROBERT d'Evreux, comte d'Essex, jouit d'une faveur si extraordinaire auprès de la reine Elisabeth, que sa chute & sa fin ont été pour tous les écrivains un objet de conjectures & la matière du plus grand intérêt. Il revenoit d'Irlande, où il avoit été envoyé

A

contre le rebelle comte de Tyrone, lorsqu'accusé de trahison & de désobéissance aux ordres qu'il avoit reçus, ce seigneur altier voulut repousser par la force une accusation qu'il appelloit un outrage. Il fut pris les armes à la main, confiné dans son hôtel, & cité juridiquement pour crime de haute trahison.

La reine s'étoit plu à élever ce favori aux plus grandes dignités du royaume. Chéri de sa souveraine & du peuple, il auroit probablement bravé l'orage que l'envie & une conduite indiscrete avoient excité contre lui, si une injure, qu'une femme pardonne avec peine, n'avoit porté Elisabeth à abandonner un ingrat à la fureur de ses ennemis.

Essex avoit, sans doute, bien mérité de l'état par sa valeur & ses services; mais les bontés de la reine pour ce seigneur par-
toient d'une cause plus secrète & de motifs

plus pressans. Quand le comte n'auroit point eu pour lui la gloire de ses actions, la faveur d'Elisabeth ne l'auroit pas moins distingué du reste de ses sujets. Avant que ses services lui eussent donné le moindre titre à ses bontés, il devoit déjà tout à l'inclination de sa souveraine.

Elisabeth étoit au-dessus des femmes de son siècle par son courage & sa force d'esprit, mais son cœur ne fut point à l'abri des impressions de l'amour. Elle aimoit, & elle aimoit tendrement le coupable comte. Son cœur combattoit en sa faveur contre le cri d'une justice trop sévère & son ame révoltée frémissait des conseils cruels d'une politique, si peu d'accord avec son penchant.

Dès que le comte d'Essex fut arrêté, Elisabeth garda son appartement pour cacher aux yeux du public un trouble dont elle n'étoit plus la maîtresse : & n'admettant en sa présence que la comtesse de Notting-

ham, sa confidente, elle donna un libre cours à ses larmes & déplora le malheur qui menaçoit le repos du reste de sa vie.

La comtesse n'étoit pas sans avoir soupçonné l'inclination de la reine. Elle avoit d'ailleurs de fortes raisons pour desirer d'en dévoiler le mystère; mais la matière étoit délicate, & connoissant le caractère altier de cette princesse, elle se renfermoit dans un morne silence. Cependant l'oppression de la reine étoit trop violente pour ne pas chercher du soulagement dans une confiance. Ses soupirs répétés, le nom du comte d'Essex échappé plusieurs fois dans son trouble, confirmèrent bientôt les soupçons de la favorite.

La comtesse étoit trop dissimulée pour laisser soupçonner l'intérêt qu'elle prenoit à cet événement, & ne paroissant affectée que de la situation de la reine, elle employa tout son art à la consoler. Elle lui rappella

ce courage & cette vertu qui l'avoient déjà rendue la merveille du monde ; combien elle en pouvoit tirer de secours pour fortifier son ame dans cette occasion.

Ah ! madame, que vous me connoissez mal, lui dit la reine, en l'interrompant ; la violence que je me suis faite si long-temps vous a fait croire, ainsi qu'au reste du monde que ma fierté m'avoit garantie des infirmités humaines, & que l'élévation de mes pensées m'avoit mise à l'abri des troubles de la vie : mais hélas ! l'infortunée Elisabeth est esclave de sa foiblesse, & n'a fait que sacrifier à sa réputation le repos de son ame & le bonheur de ses jours. Vous en ferez convaincue, en apprenant un secret jusqu'à présent enseveli dans mon cœur.

Ce cœur n'est point insensible, madame, il est susceptible des plus vives impressions, & la foiblesse pour laquelle j'ai toujours montré le plus grand mépris est peut-être

celle qui m'a le plus tyrannisée. Essex s'est emparé de toutes les puissances de mon ame ; cette ame fière & libre qui a su résister aux poursuites des plus grands princes de l'Europe , aux sollicitations de mes sujets les plus distingués , cette ame brûle pour un homme aussi ingrat que perfide. Vous savez tout ce que j'ai fait pour sa fortune , & vous n'ignorez pas l'ingratitude dont il a payé mes bienfaits , lui , qui étant gouverneur d'Irlande , général de mon armée , revêtu des plus grandes charges de la couronne & maître de mon cœur , a pu conspirer contre une autorité que je n'avois que trop de penchant à partager avec lui , que dis-je ! contre une vie peut-être , que je n'aimois que pour faire son bonheur . . .

Elisabeth n'en put dire davantage. Ses sanglots étouffèrent sa voix. La comtesse excitée par un commencement de confiance , qui intéresse des motifs cachés dans son

cœur n'en devint que plus curieuse, & avec l'apparence de consoler la reine, elle fut avec art attirer sa confiance entière.

Non, madame, continua la reine, si Essex meurt il n'est plus de consolation pour moi. Jugez-en par la situation dans laquelle me plonge son seul emprisonnement. Je déteste ses crimes, mais j'aime sa personne, & je sens qu'ayant eu la foiblesse de le lui laisser appercevoir, j'aurai peut-être encore la foiblesse de lui pardonner. Ah ! vous ne connoissez pas toute la noirceur de sa conduite envers moi ; je vais vous en faire le détail, & si mon aveuglement pallioit son ingratitude, rappelez-moi ma gloire, rappelez-moi ce que je dois à ma réputation, & donnez-moi des forces pour abandonner le plus coupable des hommes à toute la rigueur de son sort.

J'étois affermie sur un trône que nombre de concurrens avoient en vain cherché à

m'enlever. Adorée de mon peuple , respectée de l'Europe , mon bonheur étoit fait pour combler tous les vœux d'une personne de mon sexe. Mais la félicité intérieure n'est pas toujours compagne des grandeurs. Cette heureuse sérénité des premières années de mon règne ne tarda guère à s'obscurcir à mes yeux.

Ma position éveilla bientôt l'ambition de nombre de poursuivans qui convoitoient le royal héritage dont je pouvois disposer. Les comtes de Sommerfet, de Leicefter, d'Arun-del & d'Hertfort, étoient ceux qui y avoient le plus de titres. Mais troublée par leurs importunités , au milieu des affaires les plus sérieuses , & ne sentant aucune inclination à favoriser leurs poursuites , je leur déclarai formellement que mon intention étoit de vivre dans le célibat. Je cherchai à adoucir mon refus par les emplois ou les grandes alliances que je leur procurai. Trois renoncèrent publiquement à leurs espérances. Le

seul comte de Leiceſter , plus ambitieux ou plus conſtant , perſiſta dans ſes prétentions. Mais le ciel avoit arrêté que ſa perſévérance ſeroit infructueuſe.

Ce fut vers ce temps que le comte d'Esſex ſe préſenta pour la première fois à la cour. Il s'étoit diſtingué contre les comtes de Northumberland & de Weſtmoreland , lorsqu'ils ſe révoltèrent. La célébrité & la gloire réhauiſſoient encore des qualités personnelles , déjà trop dangereuſes pour une femme. Je le vis & mon cœur ne fut plus tranquille. Ceux qui me le préſentèrent m'avoient fait le plus grand éloge de ſa perſonne ; mais mon œil crut y découvrir plus encore. Si je le regardai comme un homme extraordinaire , l'émotion qu'il me fit éprouver à ſa première vue ne me le parut pas moins. Je le reçus gracieuſement , il m'en témoigna la reconnoiſſance la plus reſpectueuſe , & je ne pris d'abord aucune défiance de l'inclination qu'il m'avoit inſpirée.

Voilà l'époque de la perte de ma tranquillité. Dès ce moment mon ame fut agitée d'une inquiétude inconnue jusqu'alors. Ma vanité ne put réussir à m'en cacher la cause & tous les efforts de ma fierté ne servirent qu'à rendre le triomphe du comte plus glorieux.

Pour vous faire une idée de ma situation, peignez-vous tous les combats d'une ame grande, jalouse de sa réputation, l'opposition de l'amour & de la vanité, la confusion qui accompagne la conscience de sa faiblesse. Je craignois que mes yeux ne trahissent le plaisir que m'inspiroit la présence du comte d'Essex, & cette crainte même produisoit un trouble qui occasionnoit dans le monde des propos contraires à ma gloire. En vain je voulus éviter sa vue, son image étoit dans mon cœur. La raison n'avoit plus de pouvoir, l'amour s'étoit emparé de mon ame. Il fallut céder.

Je devins insensiblement l'esclave d'un sentiment impérieux , qui ne m'offrit plus qu'illusion & erreur. Sous prétexte des services d'Effex contre les comtes de Northumberland & de Westmoreland & de ceux de son pere , je le fis successivement chevalier de la jarretière , grand écuyer & membre du conseil privé , quoiqu'il n'eût pas encore atteint l'âge requis pour y entrer.

C'est ainsi que je flattois une passion longtemps condamnée , long-temps combattue. Plus je l'élevois en dignité , plus je l'approchois de ma personne. Sa complaisance , son respect , ses regards où je ne croyois voir que langueur & amour & plus que tout cela ma tendresse , qui favoit donner à la moindre de ses actions une interprétation flatteuse , tout enfin conspiroit à égarer davantage ma raison.

L'envie ne tarda guère à lui faire des ennemis. Le comte de Leicester sur-tout

qui y avoit un intérêt plus direct , ne tarda pas à soupçonner la vérité. Voyant dans le comte d'Essex un mérite propre à croiser ses prétentions , il employa tout pour le supplanter. Je m'en aperçus bientôt , je prévis les troubles que l'envie entre deux personnes si considérables pouvoit occasionner. Pour distraire les yeux de mon inclination pour Essex j'affectai quelque complaisance pour Leicester & je parvins par là à émousser un peu sa jalousie.

Ce fut alors que je me vis forcée de recevoir les diverses propositions de mariage qui me furent faites de la part du roi de Suède , de l'empereur pour son fils & du duc d'Anjou , mais je trouvai des prétextes pour renvoyer les ambassadeurs sans succès. L'univers attribua mes refus à des motifs glorieux pour moi , & ma réputation en acquit un nouveau lustre. Combien on étoit loin du véritable mobile de ma conduite ! On admiroit mon mépris

pour l'amour , alors même que mon ame en étoit le plus remplie.

Cependant l'aversion que je montrois pour une alliance étrangère réveilla les espérances du comte de Leicester. Le comte d'Essex lui-même en parut enchanté , non pas , disoit-il , que la reine ne fût sage dans ses actions & que son choix , si elle en eût fait un , n'eût été sans doute le meilleur & le plus avantageux , mais parce qu'il la croyoit faite pour régner seule & qu'il ne pouvoit sans crainte la voir partager son autorité avec un époux qui peut-être un jour se rendroit son maître.

J'interprétai le zèle du comte d'Essex d'une manière conforme au desir que j'avois de gagner son cœur. Ce desir étoit si violent , qu'il me faisoit illusion : on suppose aisément ce qui flatte : je me croyois aimée : j'attribuois son silence à la crainte & j'aimois à penser qu'il se feroit déjà déclaré si la fé-

verité avec laquelle j'avois rejeté les offres des rois ne lui avoit inspiré une défiance qui enchaînoit son respect.

Bientôt après sans être rebuté par le refus qu'avoit effuyé son frère , le duc d'Alençon fit pour lui-même de nouvelles propositions & je ne pus refuser mon consentement à son voyage à Londres. Mais quelle que fût son adresse , le comte d'Essex ne perdit rien du pouvoir qu'il avoit acquis sur moi. Il étoit toujours à mes côtés : je croyois lire des reproches dans ses yeux lorsque le duc d'Alençon m'entretenoit : enfin j'élevai tant de difficultés contre les desseins du duc, qu'il se vit forcé de l'abandonner & je me défis de sa poursuite & de sa personne sans lui donner aucun sujet de plainte.

Vous savez qu'après la mort de la reine d'Ecosse , le roi d'Espagne qui se fait encore une loi d'être mon ennemi , se ligua avec le pape contre moi : ils remplirent le monde

de manifestes injurieux contre mes droits à la couronne & ils réunirent leurs forces pour l'arracher de ma tête. Les Espagnols s'emparèrent par surprise de Deventer : le duc de Parme forma le siège de Nuys. La nécessité de se défendre devenoit pressante : j'envoyai contre eux le comte de Leicester à la tête d'une nombreuse armée : presque toute la noblesse du royaume le suivoit : le comte d'Essex fut un des plus ardens ; malgré toute ma passion je ne crus pas qu'un homme que j'aimois , dût laisser échapper l'occasion d'acquérir de la gloire & de mériter les bontés que j'avois pour lui.

Je ne vous occuperai pas des détails d'une expédition que vous connoissez peut-être & qui d'ailleurs n'intéressent point les secrets de ma vie. Le succès couronna nos armes & tout jusqu'aux vents nous fut favorable : quand les généraux furent de retour à Londres , on me conduisit en triomphe à Saint

Paul , mais le plaisir de revoir le comte d'Essex surpassoit de beaucoup les jouissances de ma vanité : au milieu de tant de personnes de différens rangs , mes yeux ne voyoient que lui : si la politique me faisoit quelquefois jeter un regard sur le comte de Leicester , j'avois besoin pour cela de tous les efforts de ma prudence : tous deux avoient fait de grandes actions , je les en félicitai publiquement ; mais en particulier je vantai les succès , la valeur & la conduite du comte d'Essex. Il prit cette occasion de rendre hommage lui-même à la bravoure & à l'habileté du comte de Leicester , ce qui força ce dernier en revanche à donner au comte les éloges qu'il méritoit.

Peu après cette expédition le comte d'Essex tomba dans une mélancolie profonde. Mes yeux attentifs s'en apperçurent les premiers. Je la pris pour l'effet d'une passion secrète. Sa situation augmentoit mon mal-

aise

aise & me jetta dans une inquiétude cruelle. Souvent je formois le desir de le voir enfin prendre la hardiesse de s'ouvrir à moi ; mais bientôt la raison venoit me prêter la confusion qui devoit nécessairement suivre une explication de cette nature, le coup funeste qu'elle porteroit à ma réputation & à la haute estime dont je jouissois dans le monde. Mon incertitude étoit affreuse. Je ne savois que desirer & que résoudre. J'aimois, je voulois être aimée, c'étoit-là dans le vrai, le seul résultat que je pouvois appercevoir.

Cependant la situation du comte d'Essex étoit toujours la même. J'en étois alarmée. Mais supposant toujours que j'en étois la cause, je brûlois de l'entendre de sa bouche, & je résolus de lui en fournir l'occasion. Il avoit auprès de moi un accès que je rendois plus libre tous les jours. Mais pour ne pas compromettre ma réputation en le menant à une explication, je feignis d'avoir

quelque penchant à favoriser les poursuites du comte de Leicester , qui s'étoient ranimées depuis sa dernière victoire.

Un jour que le comte d'Essex me vint faire ses remerciemens pour le gouvernement d'Irlande que je venois de lui donner, je résolus de ne point laisser échapper cette occasion , & interrompant les expressions de sa reconnoissance ; épargnez-vous , lui dis-je , les témoignages d'un sentiment dont je suis déjà convaincue , j'ai plaisir à élever votre fortune, milord ; je voudrois qu'il me fût aussi facile de bannir la mélancolie qui vous consume ; que j'ai de satisfaction à vous donner une nouvelle preuve de mon estime. Mais vous pouvez à votre tour m'être utile dans la position embarrassante où je me trouve & qui met en opposition mon goût personnel & l'intérêt de l'état. Cet intérêt me presse de donner un roi à l'Angleterre. Ce choix est difficile & je ne veux point le faire parmi les étrangers. Vous êtes sage,

& j'ai lieu de croire que vous n'êtes pas le moins zélé de mes sujets. Donnez-moi vos conseils avec franchise. Quel homme à votre avis mérite le mieux cet honneur en Angleterre.

En lui parlant ainsi, je laissai tomber sur lui un regard propre à donner de la hardiesse à l'homme le plus timide. Je vis dans ses yeux une émotion extraordinaire & tous les signes d'un secret prêt à lui échapper. Le pas étoit délicat & je me flattois que tout tourneroit conformément à mon desir. Ah ! madame , répondit le comte , combien ce choix élèvera l'homme qui en fera honoré. La qualité de votre époux est plus glorieuse que le titre du plus grand monarque de la terre. — Rappelez-vous, comte , que c'est un conseil & non un panégyrique que j'attends de vous. Votre tâche actuelle est de nommer l'homme que je dois faire roi. — Cette tâche est trop délicate, madame , souffrez, malgré vos ordres, que

je garde le silence à ce sujet. — Si vous connoissiez le motif qui me porte à vous faire cette confidence, peut-être parleriez-vous avec plus de franchise; mais pour vous l'inspirer davantage, en allant plus loin moi-même, croyez-vous que le comte de Leicester soit digne de devenir votre souverain? — Le comte de Leicester est d'une naissance illustre, possède un mérite réel, & répondra dignement à l'honneur que votre majesté lui destine. — Est-ce-là tout ce que vous avez à me dire? — Ah! madame, reprit le comte avec un soupir qui me fit espérer toute autre chose, j'aurois plus à vous dire pour mon propre compte que pour milord Leicester. — Eh! qui vous arrête? — Le respect que je dois à votre majesté. J'aime, madame, mais est-ce ma souveraine que je puis prendre pour ma confidente? --- Le rouge colora mon visage à ces paroles. Je voulus m'arrêter, mais mes yeux ayant rencontré les siens je

ne fus plus maîtresse de ma foiblesse. Oui, lui dis-je, je vous estime assez pour ne pas vous refuser mes conseils. -- Eh bien, madame, puisque vous l'ordonnez, je l'avouerai, j'aime avec passion la comtesse de Rutland, & je ne saurois vivre, si votre majesté ne lui permet de me rendre heur eux

Peignez-vous, s'il est possible l'excès de mon étonnement à cet aveu, moi, qui m'étois flattée à tant de titres de m'entendre nommer. J'eus besoin de toute la fierté que j'ai reçue de la nature pour m'empêcher de laisser voir au comte plus de foiblesse encore qu'il ne montrait de passion pour son amante. Son transport l'empêcha de remarquer le mien. Il ne vit pas le coup affreux qu'il venoit de me porter. Cependant sacrifiant ma douleur à ma gloire, je parvins à cacher, sous un extérieur calme & tranquille, le trouble & la confusion de mon ame. Vous ne pouviez faire un meilleur choix, lui dis-je, & la comtesse de Rut-

lând mérite à toutes fortes de titres la tendresse que vous montrez pour elle. En approuvant ma passion , répondit le comte , avec un air de triomphe qui augmentoit mon désespoir , vous faites plus pour moi que si vous me donniez le premier trône du monde. Ainsi donc , lui dis-je , avec un soupir qui échappa malgré moi à l'oppression de mon cœur , ainsi vous desirez que j'unisse son sort au vôtre? -- Oui , madame , c'est tout le vœu de mon ame. -- Eh bien ! allez , lui dis-je , pour me délivrer de l'horrible contrainte où j'étois , allez & soyez sûr que je prends beaucoup de part à votre amour. Mais gardez-vous bien de rien laisser appercevoir au comte de Leicester du secret que je vous ai confié. -- J'attendrai les ordres de votre majesté , répondit le comte , pour le féliciter sur son bonheur , & lui rendre l'hommage d'un sujet affectionné.

Avec quel air de satisfaction il prononça

ces paroles ! Son ingratitude me fit horreur. Je restai livrée au plus affreux désespoir. Il se passa quelques instans avant que ma raison pût se dégager des combats que livroient à mon ame, l'amour, la jalousie, le dépit & la fureur.

J'avois moi-même en partie fait mon malheur, en appelant à la cour la comtesse de Rutland après la mort de son époux, sans réfléchir qu'elle étoit une des plus belles personnes du monde & âgée seulement de seize ans. Je n'avois rien remarqué de particulier entre le comte d'Essex & elle. Il la voyoit comme toutes les autres femmes de la cour, mais plus cette intrigue étoit cachée, plus l'amour étoit tendre & l'engagement solide.

Il seroit difficile de rendre le trouble de mon ame lorsque la fureur y prit la place du sentiment de douleur qui l'avoit saisie d'abord. Quoique je visse que le comte d'Essex ne connoissoit pas tout le bien que

je lui voulois , je ne pouvois m'empêcher de lui faire un crime de la manière dont il l'avoit repoussé. Je le traitai d'ingrat & de perfide ; mais venant tout-à-coup à considérer que loin de m'avoir comprise , il me quittoit pour aller faire hommage de son amour à une autre , pour lui porter l'agréable nouvelle du consentement qu'il avoit obtenu , jalouse de ce bonheur , je résolus d'y mettre obstacle , je sortis de mon cabinet pour rappeler le comte. Je crus entendre sa voix & celle du comte de Leicester dans l'anti-chambre , & ayant ouvert la porte je vis que je ne m'étois pas trompée.

Leicester, poussé sans doute par sa jalousie , avoit suivi Essex lorsqu'il entra dans mon cabinet , & le voyant sortir avec la satisfaction dans ses yeux ; vous êtes bien heureux , lui dit-il , de pouvoir entretenir la reine quand il vous plaît , tandis que d'autres qui le desirent avec autant de passion ne peuvent obtenir ce bonheur un instant. Vous

le méritez, sans doute , beaucoup plus, lui re-
pliqua Essex, & peut-être y trouveriez-vous
plus de plaisir. Je vous en laisse une pleine
liberté ; mais je suis très-pressé & je vous
prie de ne me pas faire perdre un temps
très-précieux. Il s'évada aussi-tôt , & cette
nouvelle scène me jeta dans une telle con-
fusion , que mes yeux se troublèrent. Ayant
enfin rappelé ma raison, j'eus assez de force
pour ne pas laisser éclater ma foiblesse.
Mais dans le premier mouvement j'allois
faire retomber ma fureur sur la comtesse de
Rutland, si la réflexion ne m'avoit fait con-
sidérer que sa beauté étoit tout son crime ,
& qu'elle ignoroit l'intérêt que je prenois
à son amant.

Le comte de Leicester ayant vu mon dé-
fordre , n'osa pas avoir l'air de s'en apper-
cevoir. Il se retira après m'avoir fait sa cour
un instant.

Au milieu de cette agitation domestique
j'avois envoyé complimenter le roi de Na-

varre sur son avènement à la couronne de France. Il me fit demander des secours pour s'emparer d'un trône que lui disputoient l'ambition & le fanatisme. Je résolus de les lui envoyer sous les ordres du comte d'Essex. Son absence pouvoit contribuer à me guérir. Au moins aimois-je à croire que le desir de l'oublier étoit le motif de ma détermination; quoiqu'un examen plus scrupuleux m'auroit montré peut-être que l'envie de l'éloigner d'une rivale chérie y avoit plus de part.

Mais enfin étant déterminée j'en hâtai l'exécution. Je mandai le comte d'Essex. Vous aimez l'honneur, lui dis-je, & je ne puis croire que vous foyez homme à sacrifier les moyens d'acquérir de la gloire au plaisir de soupirer aux pieds d'une maîtresse. Je vous en fournis l'occasion. J'envoie des troupes au secours du roi de France. Vous les commanderez. Préparez-vous. L'espoir du retour adoucira les tourmens de l'ab-

sence. Il ne répondit que par des soupirs , & ce langage passionné me fit presser davantage son départ.

Bientôt après la comtesse de Rutland , à qui je ne pouvois me dispenser de montrer des égards , demanda la permission de se retirer à la campagne à une assez grande distance de Londres. Les sentimens qu'elle m'inspiroit n'étoient pas de nature à me faire desirer de la garder auprès de moi. Je lui accordai volontiers sa demande. L'espoir de revoir le comte lui fit supporter son départ avec une modération apparente : mais si j'en crois mon cœur , la douleur de cette séparation ne fut pas moins violente que le desir de son retour.

Dès que le comte d'Essex fut en France la renommée proclama ses louanges. Son absence ne changea rien à mon sentiment , & malgré tous les efforts de ma raison , je n'entendois pas son éloge sans une secrète

satisfaction. Cependant sa mission alloit être remplie, il étoit sur le point de revenir en Angleterre, mais la même raison qui m'avoit portée à l'envoyer en France me fit lui donner de nouveaux ordres pour joindre l'amiral Howard qui partoît pour l'Espagne. Je le chargeai encore de cette expédition.

Il fit des prodiges en Espagne, & sa seule valeur jetta l'épouvante parmi les ennemis. Après avoir pris Cadix & ravagé les côtes de Portugal, il remit en mer dans son retour pour l'Angleterre. La flotte fut assaillie d'une tempête qui la dispersa, le bruit courut que le vaisseau du comte avoit sombré sous voiles & que tout l'équipage avoit péri. Ce fut alors que j'éprouvai combien le comte m'étoit cher. Son indifférence cessa de me paroître criminelle; je ne sentis plus que les raisons que j'avois de l'aimer. Combien de fois n'accusai-je pas la mer de la vengeance cruelle qu'elle tiroit de mon injustice envers Essex. C'étoit ma tyran-

nie qui avoit fait ses malheurs ; c'étoit ma jalousie qui l'avoit conduit à la mort. Je me détestois moi-même , je demandois pardon à son ombre irritée & les tourmens de mon ame furent cent fois plus affreux que la mort, jusqu'à ce qu'enfin on apprit que l'amiral hollandois avoit sauvé le comte , & qu'il étoit à Plymouth, d'où en peu de jours il se rendit à Londres.

Hélas ! combien foible est le pouvoir de la raison contre la tyrannie de l'amour ! combien peu stables sont les résolutions d'un cœur sensible, lors même que le dédain & le refus ont excité ses ressentimens ! J'avois pleuré avec amertume la perte du comte d'Essex ; la nouvelle qu'il vivoit, me livra à des transports de joie. Son retour à Londres fut pour moi la plus douce jouissance.

Cependant quand je réfléchis que j'allois le voir, brûlant d'amour pour une autre, que

peut-être je ne ferois pas capable de cacher les mouvemens de ma jalousie , je fus tentée de ne point l'admettre en ma présence , & de lui enjoindre de rendre compte de sa conduite au conseil. Je crus pendant quelque temps que j'en aurois la force ; mais mon foible cœur , trop prévenu en sa faveur , se révolta contre mes résolutions. Il fallut suivre l'impulsion d'un sentiment impérieux ; il fallut voir l'ennemi le plus dangereux de mon bonheur & de ma tranquillité. Il parut à Whithehall (1). Il fut admis en ma présence & en dépit de tant de résolutions il ne vit dans mes yeux qu'indulgence & bonté.

Imaginez qu'elle surprise agréable à mon cœur , lorsque dans notre premier entretien je trouvai que l'absence avoit altéré son penchant pour la comtesse de Rutland. Il n'avoit plus cet air languissant que lui avoit

(1) Ancien palais des rois d'angleterre qui fut brûlé en

imprimé la sombre mélancolie qui le consumoit avant son départ. La satisfaction étoit même dans ses yeux ; ses actions étoient calmes & paisibles ; & malgré l'absence de la comtesse je lui trouvois un air de contentement presqu'égal à celui qu'il me fit éprouver par sa conversation. Je vous revois encore, lui dis-je, couronné par la victoire & je suis fâchée de ne pouvoir récompenser vos travaux glorieux par la vue de la comtesse de Rutland. Mais si je puis faire quelque chose pour vous dédommager. — Je suis bien dédommagé de son absence, me répondit-il, par le bonheur d'être admis devant votremajesté. Je n'éprouve plus d'autre passion madame que celle de vous servir, & la comtesse de Rutland n'est pas plus pour moi que toute autre femme de la cour. — Quoi ! vous n'aimez plus la comtesse ? ah vous prenez trop sur vous, milord, quand vous la reverrez. — Quand je la reverrai ce ne sera plus avec ces transports que j'osai

un jour vous exprimer pour elle. — Mais ne craignez vous point les reproches d'une amante outragée? -- Non, madame, reprit le comte froidement & sans s'émouvoir, mon devoir est tout ce qui m'intéresse, & ma seule passion est de me montrer digne des bontés de votre majesté. -- Tant de zèle, milord, mérite toute ma reconnoissance, & le temps vous montrera que je ne suis point ingrate.

C'est ainsi que le comte d'Essex m'assura qu'il étoit guéri de sa première passion, & je me flattai que peut-être un jour je pourrois le voir en ressentir un autre. Quelques jours après il me demanda la permission de s'absenter pour ses affaires domestiques. Son absence dura quinze jours & je le vis revenir plus calme que jamais.

Cependant le comte de Leicester avoit redoublé ses importunités pendant qu'Essex étoit en France & en Espagne. Il me força
 enfin

enfin à lui ôter toute espérance. Cet homme naturellement vain, enorgueilli encore par l'opinion de la gloire qu'il avoit acquise dans son expédition d'Hollande, osa me dire sans détour qu'il étoit jaloux du comte d'Essex. Il vouloit lui faire un crime de la conversation qui s'étoit passée entre eux lorsqu'Essex sortoit de mon cabinet. Je fus obligée de lui donner un ordre absolu de se taire. Après quelques jours de murmure il prit enfin le parti le plus sage. Mais ce fut pour moi un avis de garder dorénavant plus de mesures, & de ne point suivre ouvertement mon inclination.

Cependant l'absence de la comtesse de Rutland, l'indifférence du comte pour elle & ses assiduités auprès de moi avoient porté également au plus haut degré & ma passion & ma sécurité. Combien de fois ne lui aurois-je pas exprimé tout ce que je ressentois pour lui, si la pudeur n'avoit arrêté cet aveu sur mes lèvres; mais lors-

qu'il se fut chargé du commandement en Irlande , quand je le vis sur le point de partir pour aller étouffer la rebellion du comte de Tyrone , je ne pus le laisser prendre congé sans lui apprendre que le royaume étoit à ses ordres.

On avoit reçu la nouvelle de quelques succès des rebelles. Le comte d'Essex vint se mettre à mes pieds pour obtenir l'ordre de son départ. Vous avez assez fait, lui dis-je. Faut-il , en vous exposant à de nouveaux dangers , me forcer à de nouvelles obligations ? -- Sans doute, me répondit-il, la faveur que vous m'avez accordée va me faire beaucoup d'ennemis ; mais j'ose dire , madame , que vous me la deviez , puisqu'elle me peut fournir les occasions de mériter les faveurs dont vous m'avez honoré d'avance. -- Mais peut-être, milord, cette ardeur des grandes entreprises , n'est-elle pas aussi flatteuse pour moi que vous vous l'imaginez. La gloire ne s'acquiert

point sans dangers. Je tremble pour vos jours. Non, c'est payer trop cher les avantages que votre valeur peut procurer à l'Angleterre, & mon cœur en fait trop les frais. Elifabeth est ambitieuse ; mais un intérêt plus cher... Ah ! milord, épargnez à ma pudeur un aveu que vous avez pu, que vous avez dû lire depuis long-temps dans toutes mes actions. -- Peut-être mes désirs, reprit le comte en désordre, me rendroient-ils trop présomptueux. -- Non, osez tout : je vous aime ; & si je rougis en l'avouant, ce n'est ni de honte ni de repentir. Mais cet aveu coûte, sans doute, à une femme de mon caractère, qui vous a vu soupirer pour une autre, lors même que je rejettois pour vous les offres des rois & que j'aurois sacrifié plus encore à votre bonheur. -- Quoi ! madame, s'écria le comte avec l'air de l'étonnement, quoi ! vous daigniez m'aimer, & j'étois assez infortuné pour me rendre indigne de vos bontés

par ces soupirs que je désavoue ! -- Mes yeux ne vous ont-ils donc jamais dit ce que je cherchois à trouver dans les vôtres ? -- Non , madame , je ne me permis jamais la présomption de donner à vos regards une telle interprétation. -- Ah ! Effex , votre crainte n'étoit-elle pas plutôt indifférence ? Mais oublions le passé , & parlez avec franchise. Votre cœur est-il actuellement capable d'un nouvel attachement ? -- Ah ! demandez plutôt , madame , si toutes les affections de mon ame peuvent mériter votre amour ; si le comte de Leicester , que vous voulûtes rendre le plus heureux des hommes , ne fera pas oublier Effex. -- Le comte de Leicester ne fut qu'un prétexte pour vous conduire à une explication. Tout ce que je vous dis à son sujet , je le pensois sur votre compte. Combien d'inquiétudes n'ai-je pas éprouvées pendant votre absence & depuis votre retour. Mais tout est oublié. Soyez dorénavant tel

que je vous désire, & je me charge de votre bonheur.

Les réponses du comte étoient accompagnées d'un désordre que je pris pour l'effet d'une joie inattendue. Après avoir été si loin il n'étoit plus temps d'avoir de la réserve. Pour ne vous laisser aucun doute, milord, pour vous convaincre de la vérité des sentimens que j'ai pour vous, prenez cet anneau, lui dis-je, comme la plus grande marque de ma faveur & un gage de mon affection. Conservez-le, je vous conjure, tel qu'il est, & souvenez-vous que je vous donne ma parole royale de ne jamais vous refuser ce que vous me demanderez en me le présentant, dût-il m'en coûter ma couronne & ma vie. Sa joie, sa reconnoissance en recevant cet anneau étoient telles qu'il ne trouvoit plus d'expressions. Ses promesses furent tout ce que je pouvois désirer. Il me fit croire qu'il étoit le plus heureux des hommes.

Peu de jours après il partit pour l'Irlande, me laissant dans la ferme persuasion qu'il n'étoit occupé que de moi. Mais à peine eut-il marché contre les rebelles, qu'il fut accusé de tous les crimes qui ont causé son emprisonnement & celui du comte de Southampton. Ce fut alors que je me repentis d'avoir fermé l'oreille aux sages conseils que m'avoit donnés Cecil au sujet des menées secrètes du comte d'Essex.

En un mot, tandis que je ne m'occupois que de rendre sa fortune glorieuse, il formoit avec le comte de Tyrone le complot affreux de me surprendre & de me faire prisonnière dans ce palais. Vous savez le reste, madame ; son obstination & sa résistance, sa désobéissance à mes ordres, son insolence en emprisonnant mes ministres, en égorgeant mes soldats, enfin son insupportable orgueil au milieu même de ses malheurs.

Telle fut la confidence de la reine. Elle rouvrit toutes ses plaies , & en lui retraçant le passé sa douleur n'en devint que plus amère.

La comtesse de Nottingham avoit prêté à la narration de la reine une attention d'autant plus grande qu'elle-même s'y trouvoit intéressée. Elle avoit aimé le comte d'Essex aussi-bien qu'Elisabeth : elle lui avoit fait des avances infructueuses , & découvrant par le discours de la reine la cause des mépris qu'elle avoit essuyés , ce fut un nouvel aiguillon pour ses anciens ressentimens.

Mais si le sentiment de sa propre faiblesse l'empêchoit de blâmer celle de la reine , elle n'en étoit pas moins éloignée de parler en faveur d'un homme qu'elle haïssoit d'autant plus qu'elle l'avoit passionnément aimé. Elle se renferma dans des motifs vagues de consolation , dictés en

apparence par son zèle pour la tranquillité de la reine ; mais dans le fait toutes ses pensées n'avoient pour objet que la ruine d'un ingrat qui lui paroissoit ne mériter que sa haine.

Quoique l'amour n'eût pas permis que le comte d'Essex sacrifiât aux charmes de la comtesse de Nottingham , il l'en avoit dédommée en mettant dans ses fers un homme dont le mérite devoit flatter sa vanité. C'étoit le secrétaire d'Etat Cecil. Au milieu des affaires importantes dont il étoit chargé , il trouva dans la beauté , les grâces & l'esprit de la comtesse des appas qui lui inspirèrent une véritable passion. Elle fut encore cimentée par leur commune haine contre le comte d'Essex, Cecil l'ayant toujours regardé comme un obstacle invincible pour ces projets ambitieux , tandis que la comtesse avoit pour lui toute l'aversion & la haine que produit un amour dédaigné.

L'emprisonnement d'Essex les avoit comblés de joie , mais ils étoient alarmés des dispositions favorables pour lui qu'ils voyoient à la reine.

La comtesse ne se fut pas plutôt retirée de la présence de sa souveraine , qu'elle courut chez Cecil lui apprendre tout ce qui venoit de se passer. Après une mûre délibération ils résolurent , tandis que la princesse soupiroit en secret pour le prisonnier , d'employer avec art & sans se compromettre tous les moyens d'éteindre ou de rendre inutile la pitié que l'amour pouvoit lui inspirer.

En conséquence Cecil pressa la reine d'ordonner que le procès du comte d'Essex fût instruit , & en même temps il fit secrètement répandre le bruit de sa mort dans le royaume.

Cependant le comte d'Essex étoit livré aux inquiétudes les plus tourmentantes. Il

apparence par son zèle pour la tranquillité de la reine ; mais dans le fait toutes ses pensées n'avoient pour objet que la ruine d'un ingrat qui lui paroissoit ne mériter que sa haine.

Quoique l'amour n'eût pas permis que le comte d'Essex sacrifiât aux charmes de la comtesse de Nottingham , il l'en avoit dédommée en mettant dans ses fers un homme dont le mérite devoit flatter sa vanité. C'étoit le secrétaire d'Etat Cecil. Au milieu des affaires importantes dont il étoit chargé , il trouva dans la beauté , les graces & l'esprit de la comtesse des appas qui lui inspirèrent une véritable passion. Elle fut encore cimentée par leur commune haine contre le comte d'Essex, Cecil l'ayant toujours regardé comme un obstacle invincible pour ces projets ambitieux , tandis que la comtesse avoit pour lui toute l'aversion & la haine que produit un amour dédaigné.

L'emprisonnement d'Essex les avoit comblés de joie , mais ils étoient alarmés des dispositions favorables pour lui qu'ils voyoient à la reine.

La comtesse ne se fut pas plutôt retirée de la présence de sa souveraine , qu'elle courut chez Cecil lui apprendre tout ce qui venoit de se passer. Après une mûre délibération ils résolurent , tandis que la princesse soupiroit en secret pour le prisonnier , d'employer avec art & sans se compromettre tous les moyens d'éteindre ou de rendre inutile la pitié que l'amour pouvoit lui inspirer.

En conséquence Cecil pressa la reine d'ordonner que le procès du comte d'Essex fût instruit , & en même temps il fit secrètement répandre le bruit de sa mort dans le royaume.

Cependant le comte d'Essex étoit livré aux inquiétudes les plus tourmentantes. Il

n'ignoroit pas qu'il étoit aimé de la reine, mais il ne pouvoit se dissimuler qu'il l'avoit trompée ; qu'en conséquence elle étoit en droit non-seulement de lui faire des reproches , mais même de l'abandonner à la fureur de ses ennemis.

De son côté Elisabeth n'avoit point vu le comte depuis les accusations portées contre lui. Elle ne pouvoit se décider à l'abandonner sans l'entendre. Elle résolut donc de se rendre à son hôtel, où il étoit gardé pour lui faire les reproches qu'il méritoit, & tâcher, s'il étoit possible, de le trouver innocent.

L'hôtel d'Essex n'étoit pas éloigné de Whitehall. La reine prit de si justes mesures pour cacher une visite si hasardée, qu'elle ne fut connue que de ses confidens qui l'introduisirent dans la chambre du coupable. Il montra la plus grande surprise à la vue de la reine. L'abattement & la

langueur qu'elle remarqua sur sa figure lui arrachèrent un soupir ; tout conspiroit pour lui, & la victoire paroissoit facile. Le comte la salua avec le plus profond respect, & fixant sur elle ses yeux qui l'avoient si souvent charmée, il fit couler quelques larmes de ceux d'Elisabeth.

Eh bien ! milord, lui dit-elle en les essuyant, vous voyez ce que ma foiblesse fait pour vous malgré tous les crimes que je puis vous reprocher ; je viens vous entendre. Avez - vous quelque chose à dire pour votre justification ? Je vous ai trop aimé pour ne pas le désirer par-dessus toute chose, & plutôt à Dieu que cette justification pût s'acheter ! il n'est rien en mon pouvoir que je n'y sacrifiasse. -- Mon plus grand crime, madame, répondit le comte en soupirant, est de m'être cru trop heureux. -- Ah ! si vous vous en étiez tenu là, que ce crime m'eût été cher ! mais pour vous croire heureux, étoit-il nécessaire de me

trahir ? falloit-il employer des moyens violens pour vous emparer d'une fortune que je m'offrois moi-même à partager avec vous ? pourquoi chercher la protection des rois d'Ecoffe & d'Efpagne ? mes intérêts vous portoient-ils à entretenir une correfpondance avec le rebelle comte de Tyrone ? étoit-ce pour la fureté de ma perfonne que vous aviez tous deux formé le projet de me faire votre prifonnière ? toutes les injures faites depuis à mes ferviteurs , le fang de mes fujets répandu , font-ce donc des preuves de votre refpect ? eft-ce enfin par des aâes de trahifon & de fureur que vous montrez votre zèle pour moi & la patrie : ou bien , tout ce qu'on a vu & entendu de votre part ne feroit-il qu'illusion & erreur ? — Oui , madame , toutes ces inculpations de trahifon & de mauvais deffeins n'ont d'autre fondement que la réfiftance opiniâtre que j'ai oppofée à mes ennemis. Vous aviez bien voulu me combler de faveurs ; enorgueill

de tant de bontés , je me flattois encore de mille nouveaux plaisirs dont vous ne m'aviez pas défendu l'espoir. Une fortune si glorieuse dirigea contre moi tous les traits de l'envie. On trompa , on égara votre majesté sur mon compte , & j'eus le désespoir d'apprendre qu'elle avoit donné ordre de m'arrêter , alors même que le sentiment de mon innocence m'étoit un garant du contraire. Abandonné de votre majesté , sur le point peut-être de subir une mort infame, je l'avoue , madame , le triomphe de mes ennemis me jeta dans une sorte de frénésie. Je crus qu'il ne convenoit ni à mon honneur ni à votre réputation que je mourusse de la mort des traîtres. Voilà mes motifs pour avoir sollicité ces ressources qu'on me reproche. Je cherchai à sortir du royaume dans l'espoir de confondre ensuite mes accusateurs ; mais tous les passages se trouvèrent fermés , & dans mon désespoir j'avoue que ma fureur me porta à tirer

vengeance de vos ministres. Eux seuls, madame, eux seuls furent l'objet de la rebellion dont on m'accuse. Je n'avois d'autre but que de forcer ceux qui avoient mis tant d'art à me montrer coupable, à me rendre justice en reconnoissant publiquement mon innocence. Je voulois les forcer à me permettre de mettre ma vie aux pieds de votre majesté. Je me flattois qu'elle daigneroit m'entendre, & je me croyois sûr, en lui dévoilant la vérité, de confondre l'envie de mes ennemis, mais leur malice l'a enfin emporté, ils ont eu la satisfaction de me voir prisonnier, haï de ma souveraine; méprisé de l'univers, & victime de leur fureur. Et que reste-t-il à ma misère que d'entendre leur bouche prononcer ma sentence : de voir Cobbam, Cecil, Raleigh & leurs partisans se partager mes dépouilles & les faveurs dont vous m'aviez honoré? -- Vous savez trop que je ne vous hais pas, reprit Elisabeth;

mais, hélas ! comment vous croire ? & pourtant comment ne vous croire pas ? vous abandonnerai-je à l'horreur du fort qui vous menace ? — Je recevrai sans murmure, répondit le comte, les ordres de votre majesté, & je m'y soumettrai en silence quels qu'ils soient ; mais j'avoue que je mourrai désespéré s'il faut que je sois condamné par mes ennemis.

Le comte d'Essex connoissoit trop bien le foible de la reine : il réveilla aisément la tendresse qu'il avoit su lui inspirer. Elle restoit plongée dans une sombre réflexion ; des mouvemens violens agitoient son visage. Non , s'écria-t-elle enfin, non , vous ne mourrez point. Profitez de l'avantage que vous donne ma foiblesse. Triomphez d'un cœur dont la tendresse vous est si connue. Je veux croire vos intentions moins criminelles qu'elles ne le paroissent ; mais , milord , au nom de cette tendresse dont

vous avez tant de preuves , je vous en conjure , ne me donnez jamais lieu de me repentir. N'ayez aucune inquiétude sur votre honneur & votre réputation , je saurai tout réparer. Avant deux jours vous ferez dans les plus grands emplois où vous ayez été auprès de moi.

Essex , transporté de joie par un succès si heureux & si inattendu , montra à la reine tant de reconnoissance , de soumission & de sentiment , qu'il attendrit cette princesse & rétablit dans son ame une entière tranquillité. En le quittant elle lui promit d'assembler un conseil dès le lendemain , & d'y déclarer son innocence de la manière la plus honorable.

Le lendemain de grand matin la reine manda Cecil , & la comtesse de Nottingham se rendit auprès d'elle. Après leur avoir rendu compte en peu de mots de son incertitude , & des combats que lui avoient
fait

fait éprouver sa justice & sa clémence, elle leur déclara qu'elle étoit entraînée par la dernière. Elle ordonna à Cecil d'assembler le conseil pour y rendre la liberté au comte d'Essex, ajoutant qu'elle avoit pour cela d'invincibles raisons.

Cet ordre fut un coup mortel pour l'ambitieux Cecil & la comtesse de Nottingham. Ils se regardoient tous deux avec étonnement, comme s'ils eussent cherché dans les yeux l'un de l'autre des moyens de le détourner. Ils se risquèrent même à faire changer la résolution de la reine, mais elle fut inébranlable, & Cecil se vit forcé d'ordonner un conseil extraordinaire.

Mais hélas ! tandis que les ennemis du comte d'Essex voyoient avec dépit la fortune prête à se réconcilier avec lui, un hasard funeste les servoit mieux contre cet illustre infortuné que toute leur intrigue.

Le conseil s'assembloit. La reine étoit sur le point de s'y rendre, lorsqu'on vint lui annoncer que la comtesse de Rutland demandoit l'honneur d'être admise en sa présence. Tout ce qui s'étoit passé se présenta à l'esprit d'Elisabeth. Elle en rougit, & regardant cette visite comme à contre-temps & de mauvais augure dans les circonstances actuelles, elle voulut d'abord remettre la comtesse à un autre instant : mais considérant qu'elle étoit dans l'usage de ne jamais refuser audience, & que la comtesse de Rutland étoit une des plus grandes dames du royaume, elle commanda qu'on l'introduisît, & la comtesse fut admise.

Malgré la langueur de ses yeux, l'abattement de son visage & le désordre de sa parure, sa beauté n'étoit pas moins éclatante & ses charmes n'en étoient que plus intéressans. Elle se jeta aux pieds de la reine, la douleur dans les yeux & la voix à moitié

étouffée. Permettez, madame, lui dit-elle au milieu de ses sanglots, permettez que j'implore la bonté de votre majesté pour l'infortuné comte d'Essex. -- Pour le comte d'Essex ! dit la reine étonnée. Eh ! comment, madame, vous intéressez-vous à un homme qui, après tant de promesses d'une tendresse éternelle, vous a abandonnée avec tant d'indifférence ? j'aurois plutôt cru que vous veniez joindre vos ressentimens aux miens : me demander vengeance de l'injure faite à vos charmes. -- Non, madame, je ne suis point conduite aux pieds de votre majesté par les transports d'une amante trahie ; non : les larmes que je verse sont celles d'une épouse tendre pour un époux infortuné. En vous demandant la vie du comte, c'est la mienne même que je demande. Peut-être cet aveu nous rendra-t-il plus coupables à vos yeux ; mais est-il temps de feindre lorsqu'on est sur le bord de l'abyme ? oui ; je l'avoue, madame,

après mille tourmens, notre tendresse mutuelle nous porta à manquer au respect que nous devions à votre majesté, en contractant un mariage clandestin. Voilà la source de nos malheurs. Ce fut la crainte de votre juste indignation qui porta le comte à chercher un asyle hors de vos Etats. Il crut qu'il devoit m'en éloigner ; mais jamais la pensée de conspirer contre votre majesté n'eut la moindre part à ses démarches. Voilà pourtant ce qui nous a perdus ; & c'en est fait d'un homme infortuné que vous avez honoré de tant de bontés, si votre majesté l'abandonne. Songez, madame, je vous en conjure, que l'effusion d'un sang qui vous fut toujours consacré, qu'une malheureuse vie dont vous pouvez disposer, ne vous offrent point un objet de vengeance digne d'une grande princesse, adorée pour tant de vertus, & sur-tout pour sa clémence.

La surprise de la reine étoit telle, que la comtesse eut le temps de tout dire sans être

interrompue. Mais quelle terrible découverte pour un cœur qui venoit de s'abandonner au plaisir d'une réconciliation si désirée ! quelle affreuse agitation bouleversa son ame ! Une princesse telle qu'Elisabeth, fière, emportée, enivrée d'amour, se trouver ainsi trahie ! & dans quel instant ? lorsqu'une aveugle crédulité lui avoit fait sacrifier tous ses anciens ressentimens ! l'amour outragé, la vanité humiliée, une rivale préférée, toutes les passions les plus impérieuses déchiroient son ame. Elle fut pourtant maîtriser sa fureur, & jetant sur la comtesse un regard sévère : la vie que vous me demandez, lui dit-elle, ne dépend point de moi, les pairs sont ses juges. -- Ah ! madame, c'en est fait de mon époux, si vous l'abandonnez à leur fureur. -- Pourquoi vous tourmenter s'il est innocent ? -- Ce n'est point la justice, madame, c'est leur envie que je crains. Son innocence m'est connue, mais vos ministres cruels ne

veulent point l'avouer. Ah ! madame , si vous êtes inflexible , souffrez du moins que sa malheureuse épouse partage sa prison. Je suis aussi criminelle que lui , & peut-être plus encore. -- Je voudrois pouvoir vous l'accorder , mais l'usage ne permet aucune correspondance entre des personnes aussi considérables en pareilles circonstances. Vous pouvez attendre dans ce palais & son fort & le vôtre. -- Ah ! madame , s'écria la comtesse désolée ; quoi ! des fers sont l'unique faveur que je demande , & j'éprouve un refus ! une si déplorable condition peut-elle donc inspirer des craintes ? voici le terme de nos plus grands malheurs ; demain peut-être , cette justice , à laquelle vous laissez le soin de votre vengeance , cette justice barbare nous séparera à jamais. Ne nous refusez pas du moins la triste consolation de confondre nos pleurs. Que pouvez-vous craindre d'une douleur sans moyens ? -- Je crains d'en être troublée , lui dit la reine

avec humeur. Elle rentra aussi-tôt dans son cabinet, tandis que la comtesse d'Essex fut portée sans sentiment dans une chambre du palais & gardée à vue.

Jamais colère n'égala celle d'Elisabeth. La honte & la fureur de se voir ainsi trompée, éteignirent pour quelque temps sa tendresse. Elle ne respiroit que vengeance. Elle se crut déterminée à abandonner à la rigueur des loix un ingrat qu'elle avoit trop aimé. Oui, s'écrioit-elle, sa mort fera la récompense de sa perfidie, & sa punition un exemple pour l'univers.

Telles étoient ses dispositions lorsqu'elle se rendit au conseil. Quand elle eut déclaré ses intentions, on nomma les pairs pour juger les comtes d'Essex & de Southampton. Mais, malgré toutes les résolutions d'Elisabeth, il étoit aisé de remarquer son trouble & son agitation. La violence même de sa colère lui arrachoit malgré elle des

soupirs. Elle se retira dans la plus grande émotion, & fut quelques jours sans admettre personne en sa présence.

Quelle agréable surprise pour Cecil, quand il vit la reine se déclarer contre Essex, lors même qu'il la croyoit décidée à lui pardonner ! il s'empressa d'en porter la nouvelle à la comtesse de Nottingham, qui en ressentit toute la joie naturelle à un cœur féroce. Mais ils ne se croyoient sûrs de rien, tant que le comte resteroit prisonnier dans son hôtel, d'où ses amis pouvoient aisément l'arracher. Ils résolurent de profiter de ce moment de colère pour faire transférer le comte à la tour de Londres. Cecil gagna ce point sous le manteau du zèle pour les intérêts de sa majesté. Il mit aussi-tôt l'ordre à exécution. Le comte étoit généralement aimé ; aussi Cecil, qui craignoit le tumulte & les émeutes si on le conduisoit à travers la cité, le fit transporter par eau à la tour.

Le comte d'Essex, étonné d'un changement si subit & si contraire aux promesses de la reine, ne pouvoit en soupçonner la cause. Il se prépara à tout ce qui pouvoit arriver de plus funeste. Quelques jours de réflexion lui donnèrent le courage de tout supporter. La reine de son côté n'étoit pas moins agitée d'inquiétude, tandis que Cecil & la comtesse de Nottingham jouissoient de l'espoir de voir sous peu de jours condamner leur ennemi commun.

L'infortunée comtesse d'Essex, n'ayant d'autre consolation que ses larmes, d'autre compagnie que ses terreurs, tenta la pitié de ses gardes pour apprendre quelques nouvelles de son époux. On lui dit que ses juges étoient nommés, & qu'il étoit à la tour. Ce fut pour elle la nouvelle la plus sinistre. Elle ne pouvoit plus se flatter d'attendrir une princesse irritée & impitoyable. Elle n'osoit pas non plus confier au papier les avis qu'elle vouloit donner au comte.

Une entrevue étoit le moyen le plus sûr. Elle employa pour cela l'agent auquel rarement on résiste. L'or fut prodigué , & ses gardes furent ébranlés. Leur ayant fait entendre que ce n'étoit ni l'évasion du comte ni la fiemme qu'elle désiroit ; qu'elle n'attendoit d'eux que de lui procurer une minute d'entretien avec son époux , les gardes s'en chargèrent & en vinrent à bout. Les gardes de la tour , gagnés par leurs compagnons , introduisirent la comtesse dans la tour.

Le comte d'Essex ignoroit tout ce qui se passoit à Whitehall ; mais ayant appris qu'il devoit paroître en peu devant ses juges, il attendoit avec constance & résolution la fin de ses malheurs , se consolant par la pensée que la comtesse étoit retirée en Ecosse. Mais quand il la vit si près d'un danger dont il la croyoit bien loin : ah ! madame , lui dit-il , les yeux mouillés de larmes , que venez-vous faire dans ce fatal

séjour? quel pouvoir vous a fait pénétrer
 dans ces lieux? -- Ma douleur & mes gardes
 m'ont conduite ici. --- Quoi! madame,
 êtes-vous prisonnière de la reine? fait-elle
 donc que nous sommes mariés? -- Oui,
 répondit tristement la comtesse, & sa colère
 est telle, qu'elle ne nous laisse plus d'espoir.
 Je me retirois en Ecosse, conformément
 à vos désirs, lorsque le bruit de votre mort
 vint arrêter ma course; mais ensuite ayant
 su mieux la vérité, je ne me sentis plus
 capable de chercher un lieu de sûreté pour
 y attendre l'issue de nos maux. S'il n'étoit
 pas en mon pouvoir de vous en délivrer,
 je crus qu'il étoit du moins de mon devoir
 de les partager. Je me présentai à la reine,
 & j'employai tout ce que je crus propre
 à émouvoir sa pitié; mais elle se montra
 inflexible. -- Ah! madame, lui dit le comte
 en l'interrompant, votre impatience nous
 a perdus: je serois en liberté, si vous ne
 vous étiez pas montrée. J'avois eu l'adresse

de me justifier , j'avois regagné la confiance de la reine. Dans peu vous m'auriez vu vous chercher en Ecosse ; mais actuellement c'en est fait, la reine ne restera pas sans vengeance. -- Quoi ! tout ce que j'ai fait a causé vos malheurs ? ah ! s'il en est ainsi, profitez de sa foiblesse. La reine vous aime encore, vous pouvez réveiller une passion mal éteinte. Je vous en conjure , ne soyez pas victime de son ressentiment. Trouvez une excuse pour notre mariage. Dénouez-le s'il le faut ; je consens à tout . . . à tout, pourvu que vous viviez. Qu'elle me bannisse dans le lieu le plus sauvage. J'y porterai volontiers mon amour & mes malheurs. Enfin , faites usage du gage qu'elle vous a donné. -- Ah ! madame , lui répondit le comte avec la plus grande émotion , pouvez-vous bien donner de tels conseils à un homme dont vous connoissez la tendresse ? quelqueune de mes actions vous a-t-elle jamais fait appercevoir que j'aime plus ma

vie que je ne vous aime ? Non , cette vie
 ne m'est chère que pour le bonheur de
 la passer avec vous. S'il faut être privé de
 ce plaisir , je la sacrifie de bon cœur. Hélas !
 mes craintes n'ont été que pour vous , &
 vous pourriez croire que la faveur de cette
 femme pût me procurer quelque satisfac-
 tion , quand sa jalousie vous auroit bannie ?
 non ; que sa fureur tonne ; qu'elle me perde ,
 je ferai toujours gloire de vous aimer : je
 m'en vanterai à elle-même. Peut-être le
 don précieux qu'elle ma fait nous laisse-
 t-il quelque espoir : j'en ferai usage ; mais je
 ne veux l'employer qu'avec certitude , &
 je prétends qu'il serve à plus qu'au rachat
 de ma vie. -- Je vous comprends , & vous
 me faites trembler ; ah ! gardez-vous d'em-
 ployer ce moyen pour moi aux dépens de
 votre sûreté ; souvenez-vous qu'il n'est point
 pour vous de danger que je ne partage , &
 que le moyen de conserver ma vie est de
 sauver la vôtre.

Cette conversation auroit duré plus longtemps , si les gardes de la comtesse ne l'eussent avertie qu'il étoit temps de se retirer. Il fallut s'arracher à ce douloureux , mais attendrissant entretien. Leur séparation fut cruelle & déchirante , ils confondirent des larmes qui furent bientôt suivies de tourmens plus cruels.

Cependant , malgré toute sa colère , la reine ne fit point comprendre le nom de la comtesse dans les charges portées contre son époux. Le lendemain de cette entrevue les pairs s'assemblèrent à Westminster. Les comtes d'Essex & de Southampton furent amenés devant eux par le constable de la tour. Tous les détails de ce procès célèbre sont consignés dans l'histoire de ces temps. Il suffit de dire ici que les prisonniers étoient accusés d'avoir entretenu une correspondance criminelle avec les rois d'Ecosse & d'Espagne ; d'avoir fait un traité secret avec le comte de Tyrone , &

d'avoir de concert formé & mis en exécution un complot de trahison contre l'autorité de la reine. Les accusés firent une mâle & vigoureuse défense.

Malgré la politique de Cecil, il étoit aisé d'appercevoir ses mauvaises intentions. Il ne se montra pas moins ennemi dangereux que juge sévère. Tout ce que l'animosité & la chaleur firent dire à Cecil fut rétorqué par le comte d'Essex avec une résolution ferme & une constance inébranlable ; mais quelques efforts qu'il pût faire pour se justifier , il succomba , & fut condamné avec les formalités d'usage en pareilles circonstances. La sentence fut prononcée par le lord grand-chancelier ; elle portoit que les comtes d'Essex & de Southampton étoient atteints & convaincus de haute trahison , & qu'ils auroient la tête tranchée.

Le comte d'Essex s'entendit nommer sans émotion ; mais au nom du comte de Sou-

thampton , il montra la plus vive affliction. Il conjura les juges de jeter un regard moins sévère sur la conduite d'un infortuné dont l'unique crime étoit son attachement pour lui. Mais voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, il ferra dans ses bras cette victime de l'amitié avec une tendresse si vive & un sentiment de douleur si profond, qu'il arracha des larmes de tous les spectateurs.

Quand la reine fut informée de l'état des choses , elle donna un ordre secret de suspendre l'exécution. Sa tête étoit exaltée par ses ressentimens ; mais il lui étoit difficile de la monter au point d'étouffer entièrement le cri d'un sentiment long-temps cher à son cœur.

Cecil étoit désespéré de voir différer l'exécution d'une sentence qu'il avoit entendue prononcer avec tant de satisfaction, &
la

la comtesse de Nottingham n'en étoit pas moins alarmée.

Les charges contre le comte de Southampton n'étoient que légères. La reine, considérant que son long attachement pour le comte d'Essex l'avoit seul embarqué dans cette malheureuse affaire, accorda sa grace aux sollicitations de ses amis.

Quand le comte d'Essex en fut instruit, son ame vraiment noble & généreuse ne parut plus sentir ses propres maux. C'est à présent, disoit-il, que je mourrai satisfait & tranquille, puisque la reine par son pardon a reconnu l'innocence de mon ami.

Tandis que le comte d'Essex attendoit ainsi avec une constance inaltérable la catastrophe de sa tragédie, on dit à la comtesse prisonnière à Whitehall, que son époux étoit exécuté. Jusqu'alors elle s'étoit flattée de quelques foibles espérances. Cette nouvelle fit sur elle un effet si terrible,

qu'elle fit retentir le palais de ses gémissemens. Tous les cœurs en étoient brisés, excepté la reine qui les entendit sans émotion. Qu'elle pleure, dit-elle à la comtesse de Nottingham, qu'elle pleure; elle a bien des larmes à verser encore avant d'avoir effacé celles qu'elle m'a fait répandre.

La comtesse de Nottingham, bien loin de chercher à adoucir la reine, employoit tout son art à alimenter sa colère. Elle ignoroit bien des détails qui pouvoient être intéressans. Elle prit occasion du délire de l'infortunée comtesse d'Essex pour lui faire des visites répétées, non pas à dessein de soulager ses douleurs, mais pour découvrir quelque chose qui pût servir à assurer davantage sa ruine.

Il falloit un cœur de bronze pour ne pas s'attendrir en voyant la plus belle personne du monde dans une situation si déplorable,

à tout instant elle tomboit sans sentiment entre les bras de ses femmes : & en reprenant ses sens , le tableau de sa misère lui arrachoit des sanglots & des cris. Au milieu des larmes de tous ceux qui l'entouroient , la comtesse de Nottingham seule jouissoit dans son ame de ce spectacle. Ah ! madame , lui dit lady Essex , dès qu'elle put la reconnoître , refuserez-vous d'intercéder auprès de la reine pour l'infortuné comte d'Essex ? — La reine a fait grace au comte de Southampton , lui répondit-elle , peut-être daignera-t-elle en faire autant pour votre époux. — Hélas ! madame , ce ne sont point les crimes imputés à mon époux , ni ceux qu'on lui reproche en commun avec milord Southampton , qui rendent la reine inexorable. . . . Il en est d'autres qui excitent bien plus vivement ses ressentimens. C'est vous en dire assez ; elle hait moins le comte d'Essex pour les attentats imputés à son ambition , que pour le lien

qui l'unit à moi. — Mais, madame, repliqua la comtesse pour tirer d'elle les secrets qu'elle ignoroit, si vous pensiez que la reine dût le voir de mauvais œil & en être mécontente, pourquoi avez-vous persisté à former un nœud qui ne devoit vous procurer que peine & tribulation? — Si vous avez jamais aimé, madame, ignorez-vous combien la raison est la dupe du cœur. D'ailleurs, lorsque j'épousai le comte d'Essex, je ne savois pas tout l'intérêt que la reine prenoit à lui. — Peut-être pourrois-je vous être utile, si j'étois bien au fait de tout ce qui s'est passé entre milord Essex & vous. — Ah! madame, je ne suis guère en état de vous entretenir; mais si par ma confiance je puis vous inspirer quelque intérêt pour nos malheurs, oui, je trouverai des forces. Je tâcherai de satisfaire votre désir. — Je ne puis promettre le succès; mais, madame, ajouta la perfide comtesse, j'emploierai mon crédit, & peut-être le

résultat passera-t-il nos espérances. Prenez courage , la reine est bonne , & je vous servirai volontiers quand je serai au fait des moyens qu'on peut employer.

Le malade superstitieux & crédule cherche l'espérance dans les yeux de son médecin. Sa croyance est en raison de ses craintes. Ses yeux immobiles sont attachés sur sa bouche dont il craint de perdre une parole. Malgré ses souffrances, il rassemble toutes les facultés de sa mémoire pour répondre religieusement à des questions dont il attend son salut. Ainsi la crédule comtesse saisit avec avidité les promesses de sa plus cruelle ennemie. Elle recueille ses forces & sa mémoire , & lui parle ainsi :

Ma mère mourut fort jeune , & ne laissa point d'autre enfant que moi. Les emplois de mon père le forçant d'être sans cesse à la cour , il confia le soin de mon enfance à sa sœur qui demouroit à cent milles de

Londres, Dans un si grand éloignement, il ne lui étoit pas possible de me voir aussi souvent qu'il le désiroit. Ce fut ce qui le détermina à me marier dès l'âge de quatorze ans , afin de me rapprocher de lui.

Son choix tomba sur le fils unique du comte de Rutland. Nos pères vivoient dans la plus étroite amitié. Ils résolurent de cimenter encore , par les liens du sang , le sentiment qui les unissoit. Dès que le fils du comte fut de retour d'Italie, son père lui fit part du dessein qu'il avoit de le marier. Nos fortunes étoient égales , & son cœur étoit libre. Aussi se prêta-t-il volontiers aux vues de son père , & tout fut conclu avant qu'on m'en eût instruite. J'étois si jeune, qu'on ne crut pas devoir me consulter sur une affaire de cette nature. Cependant mon cœur étoit déjà sensible. J'étois capable de faire un choix, & j'appris bientôt que le sentiment n'est pas toujours d'accord avec le devoir.

Dès que les préparatifs du jeune comte furent faits , il se rendit auprès de moi ; mais n'étant point amoureux , & n'espérant que de l'ennui peut-être auprès d'une maîtresse qu'on lui peignoit comme un enfant , il avoit engagé trois de ses amis à l'accompagner & à honorer ses noces de leur présence. L'un d'eux étoit le comte d'Essex. Lorsqu'ils arrivèrent, mes regards se partagèrent entre ces quatre personnes également jeunes , également inconnues à mes yeux. Je n'ignorois pas que le fils du comte de Rutland devoit être mon époux ; & par un de ces mouvemens d'une inclination subite, je formai d'abord le vœu que ce fut celui que je découvris ensuite être le comte d'Essex ; aussi-tôt toutes mes alarmes d'être mariée si jeune se dissipèrent. Il fut le premier à me parler ; ses yeux se fixèrent sur moi avec plus d'expression que les autres. Cela me fit croire que la vérité étoit d'accord avec mes désirs. Mais je

me trouvai bien cruellement détrompée lorsqu'on me présenta le jeune comte de Rutland. Je rougis , je soupirai sans en trop connoître la cause. Le comte d'Essex parut lui-même ému. Il cherchoit encore mes yeux , & je n'avois pas assez d'usage pour éviter les siens. On attribua à l'innocence de mon âge le trouble dans lequel j'étois , & j'appris bientôt à le cacher.

Dès que les deux familles furent rassemblées , on nous maria sans consulter notre volonté. Le fils du comte de Rutland parut satisfait de son sort , & peut-être me trouva-t-il plus à son gré qu'il ne s'y étoit attendu. Pour moi , madame , le comte d'Essex s'étoit tellement emparé de mon ame , que ce fut un grand effort de ma raison de ne point haïr mon époux. Mais j'eus pourtant le bonheur de ne rien laisser appercevoir du secret de mon cœur.

On ne me soupçonnoit alors d'autre goût que pour les plaisirs de l'enfance. Mais

quel âge est à l'abri d'aimer ? j'éprouvai bientôt tous les tourmens d'un cœur tyrannisé, & je ne cessois de me plaindre en secret de la violence faite à mon inclination & à ma liberté. Cependant me faisant de nécessité vertu, je considérai que mon cœur devoit appartenir à mon époux : je cherchai à me faire illusion : j'essayai tout pour me réduire à ce sacrifice, pour chasser loin de moi le souvenir du comte d'Essex; mais tous mes efforts furent inutiles.

Ma première résolution fut de fuir la vue d'un homme qui ne pouvoit qu'augmenter le tourment de ma situation. Dès qu'il eut pris congé avec les autres amis de mon époux, je suppliai mon père de ne point sacrifier ma jeunesse en l'exposant de si bonne heure à une cour où je n'avois jamais paru. On se prêta à mon désir; & lorsque mon père retourna à Londres, pour me satisfaire on me conduisit à Rutland.

Mais ce moyen fut bien éloigné de produire l'effet que j'en attendois. La solitude alimente la mélancolie. Privée de distractions, tous les objets muets & isolés qui vous entourent ramènent & fixent vos idées sur l'objet dont vos fibres ont été vivement frappées. Aussi l'image du comte me poursuivoit par-tout & se gravoit davantage dans mon ame. Dans ces entrefaites mon beau-père mourut, & après un an de séjour à la campagne il fallut venir à Londres.

Je tremblois de l'idée de revoir le comte d'Essex. J'avois résolu de vivre de la manière la plus retirée pour éviter toutes les occasions de le rencontrer, lorsque j'appris qu'il étoit allé dans les Pays-Bas avec le comte de Leicester. La reine me reçut avec ces marques de bonté qu'elle fait si bien employer à l'égard des personnes qu'elle veut honorer. J'admirai son mérite, & le plaisir d'en être si gracieusement

reçue , fit quelque diversion à mes secrètes inquiétudes.

Cependant en moins de six mois mon père morut , & bientôt après mon époux. Cette double perte me fut si sensible , que mon cœur ne fut plus occupé que de mes douleurs. Celle de mon père sur-tout fut long-temps à se calmer ; & si je n'avois pas pour mon époux cette tendresse qu'il est si rare de rencontrer dans un mariage de convenance , ma raison & sa complaisance m'avoient forcée à tant d'estime , que les regrets de ma reconnoissance furent assez sincères pour me sauver tout reproche de la part des autres & de moi-même.

La reine m'ayant dit qu'elle désiroit m'avoir auprès d'elle , je quittai mon hôtel pour prendre un appartement dans le palais. Ma fortune , qui étoit considérable , m'attira bientôt nombre de poursuivans. Tous prétendoient avoir pour moi une véritable

passion , mais leurs prétentions n'étoient qu'un tourment réel.

J'étois dans cette situation lorsque le comte d'Essex revint à Londres. L'armée de la reine avoit été victorieuse. Quand les généraux furent de retour, la reine ordonna de publiques actions de grâces. Je l'accompagnai à Saint-Paul, & malgré moi mes yeux n'étoient occupés qu'à chercher le comte d'Essex au milieu de toute la noblesse qui formoit le cortége.

Après la cérémonie , le comte fut un des premiers à faire sa cour à la reine. Je m'y trouvois avant lui , & ce ne fut pas sans émotion que je le vis entrer. Nos yeux se rencontrèrent plusieurs fois avec un égal embarras. Pardon , madame , me dit-il dès qu'il put me parler, pardon de n'avoir pas encore trouvé un instant pour vous témoigner la part que je prends à vos pertes. — Je suis sensible , milord , à l'intérêt que

vous voulez bien y prendre.-- Ah ! madame ; ajouta le comte , tout le monde doit s'intéresser à une femme telle que vous ; mais personne , je vous jure , autant que moi.

La reine vint nous interrompre ; mais au milieu même des respects que lui rendoit le comte , ses yeux étoient toujours fixés sur moi. J'avoue que son empressement fut pour moi une jouissance. Peut-être mes yeux y répondirent-ils trop tôt ; mais , madame , j'étois jeune , tendre , maîtresse de moi-même : le comte étoit orné de qualités brillantes , & c'étoit ma première inclination. Dès le même jour il me fit dans mon appartement une visite qu'il répéta ensuite journellement. Toute sa conduite me persuada enfin que j'étois aimée , & il ne tarda guère à me le déclarer.

Un soir qu'il me donnoit la main en sortant de chez la reine : Vous rappelez-vous , madame , me dit-il , le temps où j'accom-

pagnai le comte de Rutland à votre maison de campagne? -- Je n'ai pas oublié, milord, que vous étiez l'un de ceux qui lui firent cet honneur. -- Votre mémoire ne vous fournit-elle rien de plus? ne remarquâtes-vous rien dans mes yeux qui fixât votre attention? & seroit-il possible que vous m'eussiez inspiré un sentiment si vif sans en ressentir vous-même aucun effet? je ne vous en parlai point par respect pour l'amitié que j'avois pour le comte de Rutland & les termes où il en étoit avec vous. Mais le temps n'a fait que fortifier ce sentiment subit & impérieux; je porte encore le trait qui me blessa; & depuis l'instant où je vous vis pour la première fois, je vous jure, madame, que mon cœur n'a jamais été rempli que de vous.

Peut-être un tel langage convenoit-il peu à la situation d'une femme en deuil encore pour son père & son époux. Mais j'avoue que je n'eus pas le courage de

m'en offenser. Le comte d'Essex m'assuroit que je possédois toute son affection. C'étoit le but de tous mes désirs , le seul objet de mes pensées.

Permettez-moi , madame , de passer sous silence mes réponses. Il suffit de dire que le comte en fut satisfait. Nous établîmes alors une correspondance qui dura longtemps. A l'ombre de ce mystère nos cœurs s'enchaînoient tous les jours davantage.

Vous voyez que jusques-là j'ignorois absolument l'inclination de la reine. Comme tant d'autres , j'attribuois la faveur dont jouissoit le comte d'Essex à ses services & à l'adresse de les faire valoir ; mais enfin j'apperçus mon erreur : malgré la discrétion de la reine , je dévoilai le mystère , & la découverte me fit trembler. Le comte avoit l'ame grande & élevée ; l'ambition pouvoit me le ravir. J'aurois bien voulu pouvoir me prémunir contre un malheur

dont la possibilité m'effrayoit ; j'aurois désiré pouvoir me renfermer dans les bornes de l'estime. Mais comment alors espérer de gagner ce point, lorsque la raison & deux années de mariage n'avoient pu m'y conduire.

Enfin la jalousie prit la place de mes craintes. Le respect du comte d'Essex pour la reine pouvoit venir d'un attachement secret. Cette idée me fit tressaillir & me ferra le cœur. Le comte s'aperçut de mon trouble & m'en demanda longtemps la cause. Je gardai le silence tant que j'en fus capable ; mais enfin n'y pouvant plus tenir : je suis jalouse, lui dis-je avec quelque chaleur : je crains de perdre votre affection ! -- Cette preuve de votre amour est bien flatteuse, reprit le comte ; mais le doute est offensant. Pourquoi soupçonner la fidélité d'un homme qui n'a jamais aimé que vous ? -- Mais la reine vous aime ; sa tendresse, soutenue des avantages de sa

grandeur ,

grandeur , peut offrir à votre constance une tentation dangereuse, -- La reine m'aime ! madame ; quelle interprétation donnez-vous à une bonté qui lui est naturelle , & qui peut-être a trop généreusement récompensé mes foibles services ! elle est trop fière , trop maîtresse d'elle-même pour céder à une pareille foiblesse. Rappellez-vous quelles illustres alliances elle a rejetées , & croyez qu'elle est au-dessus du pouvoir de l'amour. — Non , non , je juge la reine par moi-même. Il n'est point de monarque sur la terre auquel je ne vous préférasse. La reine peut sentir de même. Ses yeux sont sans cesse attachés sur vous ; enfin j'ai entendu des soupirs qu'un cœur aussi enflammé que le mien ne peut entendre sans inquiétude. -- Je ne connoissois pas encore tout mon bonheur , cette flatteuse inquiétude me le montre ; mais, madame , croyez-moi , cette inquiétude est sans fondement. Quand la reine seroit aussi foible que vous

la supposez, m'offrit-elle sa couronne avec sa tendresse, je vous prouverois par mon refus que, quelque soit mon ambition, mon amour pour vous est bien plus grand encore. Pour vous convaincre de votre erreur, permettez que je lui demande son aveu pour notre mariage. Votre deuil a duré autant que l'exige la décence. Vous pouvez éclaircir vos doutes sur ma fidélité, tout en me rendant le plus heureux des hommes.

Pour vous prouver encore plus combien je suis loin de vous cacher aucune marque de tendresse que j'aye reçue de la reine, je vous avouerai que je vous sacrifie une des plus belles femmes de la cour, qui a cherché par mille moyens divers à m'inspirer du goût pour elle. Je le pressai de me dire son nom; mais il me conjura de ne point le forcer à plus d'indiscrétion, & je n'insistai point davantage.

La comtesse de Nottingham rougit en entendant cette anecdote. Elle sentit qu'elle étoit la femme désignée. Sa haine n'en devint que plus envenimée ; mais elle se rendit assez maîtresse de sa confusion , pour ne point interrompre le récit de la comtesse d'Essex.

Cette franchise du comte d'Essex , continua-t-elle , dissipa mes soupçons. Je lui laissai le soin de trouver l'instant de parler à la reine. Le jour où il lui fit ses remerciemens pour le gouvernement d'Irlande que sa majesté venoit de lui donner , il vint chez moi tout transporté de joie. Non-seulement la reine lui avoit donné son consentement , mais elle étoit dans l'intention de faire le comte de Leicester roi d'Angleterre. Ce rapport bannit toutes mes inquiétudes , & je me vis forcée d'avouer que j'avois eu tort d'être jalouse.

Nous passâmes quelques jours dans le plus grand contentement. Mais ce bonheur

fut bien cruellement interrompu par l'ordre que reçut le comte d'Essex de passer en France à la tête des secours que la reine envoyoit au roi Henri. Son départ fut si précipité , que je n'eus guère le temps de lui montrer ma douleur ou d'être témoin de la sienne. Ce fut alors que je me repentis de ma crédulité. La froideur de la reine me ramena d'abord à mes premiers soupçons. Il me parut hors de doute qu'elle avoit donné cette commission au comte, uniquement pour l'éloigner de moi.

Je quittai la cour dès que je pus avec décence en demander la permission. Je me retirai à une maison de campagne de mon père à cinquante milles de Londres. Je ne vous dirai pas combien je fus alarmée au bruit de la mort du comte d'Essex, lors de son retour d'Espagne , ni la manière dont nous nous écrivions pendant son absence. Je commençois à succomber à mes chagrins

lorsqu'enfin il arriva chez moi plus respectueux & plus passionné que jamais.

Il voulut encore combattre mes soupçons sur le compte de la reine : mais je soutins si fortement mon opinion , je lui en donnai des raisons si convaincantes , qu'il me proposa de quitter l'Angleterre , si je voulois lui désigner un lieu où nous pussions passer une vie tranquille. J'avois assez de passion pour goûter cette ouverture. Mais considérant que c'étoit une injustice de ma part de le priver des grandes expectatives de sa fortune , de mettre un terme si prématuré à la carrière la plus glorieuse , je lui dis que son projet étoit impraticable. Je pris même sur moi de lui dire en soupirant : oubliez - moi , milord ; aussi-bien je prévois que votre destinée vous y forcera. La reine se mettra toujours entre nous , & elle ne manquera jamais de prétexte pour nous séparer. Il vaut mieux briser tout d'un coup des nœuds qui ne conviennent

point à votre fortune. Ce fera fans doute pour moi le plus grand des malheurs ; mais je m'y soumettrai si ce sacrifice doit vous être avantageux. — Quoi ! interrompit le comte , vous me soupçonnez d'inconstance , & vous avez la cruauté de me la conseiller ? seroit-ce donc que mon amour vous fût à charge ? & que vous cherchiez à vous en défaire en me donnant l'odieux d'y avoir manqué le premier ? ... Ah ! madame , chassons tous ces doutes qui me porteroient bientôt au désespoir , & croyez que mon cœur vous préfère à toute la nature. Il est un moyen sûr & facile de vous en convaincre. Vous refusez d'abandonner avec moi l'Angleterre , & pourtant vous redoutez toujours la reine. Eh bien ! marions-nous en secret , & cachons ce nœud jusqu'à un temps plus favorable. Par-là nous prévenons tous les desseins que la reine pourroit avoir à notre préjudice ; par-là vous n'aurez plus de doute sur mes senti-

mens ; & , au pis aller , si la chose se découvroit , nous en serions quittes pour nous mettre , par la fuite , à l'abri du ressentiment que nous craignons.

Cette proposition d'Essex me causa une grande émotion. Il n'étoit plus possible de conserver des doutes sur sa foi. Cependant , réfléchissant qu'un mariage clandestin pouvoit jeter du louche sur ma réputation , je ne pouvois me résoudre à y donner mon aveu. Le comte s'abandonna aux plaintes & aux reproches : je versai des larmes : l'amour étoit notre arbitre , & la question fut enfin décidée en sa faveur.

Ce ne fut qu'après une longue résistance que je consentis à ce mariage infortuné : mais à condition que le comte se rendroit à Londres dès le lendemain , & qu'il se montreroit à la reine entièrement dégagé du goût qu'il avoit fait paroître pour moi. On convint que le mariage se feroit dans la maison

de campagne du comte de Southampton son intime ami, & que j'y resterois tant qu'il feroit à Londres. Tout étant ainsi disposé, nous nous séparâmes. Essex prit le chemin de Londres, & je partis pour Southampton, accompagnée de Tracy & d'un domestique affidé du comte d'Essex.

Pendant le voyage, le comte eut tout le temps de réfléchir aux mesures qu'il avoit à prendre. Le comte de Southampton se trouva à sa maison pour me recevoir, & Essex ne tarda guère à s'y rendre, après avoir obtenu de la reine la permission de s'absenter pour quelques jours.

Nous voici à l'instant qui a produit tous nos malheurs. Nous fûmes mariés en présence de milord Southampton, de Tracy, de mes femmes, & d'un domestique du comte d'Essex. Il me rendit compte de la manière dont il avoit été reçu de la reine, & il commençoit enfin lui-même à soupçonner qu'il en étoit aimé.

Il ne resta que six jours à Southampton. Tout le plan de notre conduite y fut arrêté. J'étois trop loin de Londres pour nous voir souvent sans risquer le secret de notre fort. Rien ne parut si propre à le cacher, qu'une maison que le comte d'Essex avoit sur les bords de la Tamise, à quelques milles de Londres. Elle étoit isolée, & forte assez pour prévenir toute surprise. Quand ce point fut décidé, j'y fus conduite par milord Southampton & Tracy, tandis que le comte retournoit à Londres.

Rien de si agréable que cette solitude. Chaque jour j'avois le plaisir de voir mon nouvel époux, & j'y passai deux années, les plus heureuses de ma vie. Mais un accident manqua tout découvrir, & nous exposa aux plus grands dangers.

Le comte d'Essex avoit une foule d'ennemis dont l'envie épioit ses moindres actions. Malgré ses précautions, on remar-

qua son assiduité singulière pour la maison où j'étois. On en avertit la reine. Elle en conçut d'abord des inquiétudes, moins peut-être relativement aux idées de complots qu'on vouloit lui inspirer, que par le soupçon de quelque intrigue d'amour de la part du comte. Je n'étois plus pour elle un objet de crainte. La froideur du comte à mon égard, & mon prétendu voyage en France, lui avoient inspiré une sorte de sécurité. Toutefois elle résolut d'aller à proviste visiter cette maison & de s'assurer par elle-même s'il avoit quelque motif secret, ou s'il y étoit attiré par le seul agrément de la situation.

Un jour que le comte d'Essex lui faisoit sa cour, elle ordonna sa voiture de campagne. Il y a long-temps, milord, lui dit-elle, que j'ai l'envie de voir votre maison de campagne. On m'en a fait une charmante description. Le temps est beau.

Je crois qu'une promenade jusques-là me fera du bien.

Il est aisé de se faire une idée de la surprise & des craintes du comte d'Essex. Il n'osa pas s'opposer ouvertement à son dessein ; mais il chercha à l'en détourner , en disant que sa maison ne valoit pas la peine que sa majesté allât si loin pour la voir.

La voyant enfin déterminée : souffrez du moins , dit-il , que je précède votre majesté , & que je puisse donner des ordres pour la recevoir. Non , dit la reine , vous serez mon guide , je ne veux aucuns préparatifs. A ces mots le comte se crut perdu. Toute précaution étoit impossible , & son embarras ne fit qu'augmenter la curiosité d'Elisabeth.

Peignez-vous l'agitation d'Essex pendant le voyage. Combien de vœux ne fit-il pas pour que quelque heureux accident inter-

rompît leur course. Mais la fortune servit bien le dessein de la reine. Ils arrivent à la maison. La reine, à peine descendue de voiture, veut voir les appartemens. Le comte stupéfait lui donne la main. Mon appartement étoit le meilleur de la maison, & c'est celui vers lequel elle s'avance avec une sorte d'impatience. Le comte ne trouvant aucun remède marche vers la porte ; elle étoit ouverte contre l'usage. Mais quelle fut sa surprise de n'y appercevoir que Tracy dormant ou plutôt feignant de dormir sur un canapet. Il se réveilla aussi-tôt ; & après avoir exprimé son étonnement & son respect, il se retira d'abord.

Le comte d'Essex qui le croyoit à Londres commença à prendre courage, imaginant que quelque bon génie avoit découvert l'aventure à Tracy. Mais tout-à-coup nouvel embarras. Mon portrait étoit suspendu sous un rideau dans la même pièce. La reine demanda au comte si c'étoit son

portrait. Il répondit avec quelque émotion que ce n'étoit pas le sien. La reine tire elle-même le rideau, & elle se trouve peinte en pied là où le comte s'attendoit à voir son épouse. Alors il se crut sûr que le fidèle Tracy avoit eu connoissance de ce voyage.

Ce fut pour la reine une véritable jouissance de trouver son portrait dans la chambre du comte. Elle lui en témoigna la plus vive satisfaction. Après la visite de la maison, elle parcourut les jardins, prit un repas très-court, pendant lequel Tracy eut l'occasion de dire en secret au comte d'être sans inquiétude, après quoi elle retourna à Londres sans le moindre soupçon.

Ainsi se passa cette scène du côté de la reine ; quant à moi, lorsqu'elle dit au comte d'Essex qu'elle vouloit aller voir sa maison, par un hasard heureux le comte de Southampton alloit entrer chez sa majesté.

L'officier qui couroit ordonner l'équipage , l'ayant rencontré dans l'antichambre : vous venez à propos, milord, lui dit-il, pour accompagner la reine à la maison de campagne du comte d'Essex.

Ce peu de mots suffirent pour faire comprendre au comte de Southampton quelle tempête menaçoit son ami. Il songea d'abord à la parer. Je ne me porte pas bien, dit-il à l'officier; peut-être la reine me commanderait-elle de l'accompagner. Je n'entrerais pas. Ne dites pas, je vous prie, que vous m'avez vu. L'officier le lui promet, & Southampton vole aussi-tôt à l'hôtel d'Essex pour prévenir Tracy. Celui-ci monte le meilleur coursier de son maître, court à bride abattue, & arrive avant que la reine eût quitté Londres.

Je ne fus pas peu troublée de cette nouvelle. Tracy me cacha avec mes femmes dans un endroit retiré, où il n'étoit pas

facile de me découvrir. Il prévint tout, & mit le portrait de la reine à la place du mien.

Le soir même le comte d'Essex vint me voir. Il me fit un détail des tortures qu'il avoit éprouvées à mon sujet, & de la manière dont Southampton & Tracy l'en avoient délivré.

Cependant les Irlandois s'étoient révoltés, & l'on venoit d'apprendre leurs succès. J'étois alors en couche. Le comte d'Essex, à qui je n'étois pas moins chère que sa gloire, éprouva à ce sujet de terribles combats. Son devoir enfin l'emporta. Il sollicita le commandement de l'armée qu'il obtint; mais la reine, ne gardant plus de mesure, lui ouvrit son cœur, & lui déclara toute cette passion dont je n'étois déjà que trop sûre. Elle lui dit mille choses flatteuses; & pour ne lui laisser aucun doute sur la vérité des sentimens qu'elle lui exprimait, elle lui fit don d'un anneau, qui laisse encore quelque espoir au malheureux comte d'Essex.

Le comte fut se conduire de manière à ménager la foiblesse de la reine; & jugez vous-même, madame, s'il ne se trouvoit pas alors dans la nécessité de dissimuler.

Il me rendit un compte fidèle de tout ce qui s'étoit passé; mais craignant pour moi pendant son absence, il résolut de changer mon séjour, & de quitter lui-même l'Angleterre si les choses venoient à se découvrir.

Cette résolution le mit dans le cas de se ménager quelque asyle chez l'étranger. Le roi d'Ecosse en particulier lui offrit le château d'Edimbourg. Le comte de Tyrone lui fit aussi diverses propositions; mais il est bien certain qu'il n'en écouta jamais aucune.

J'étois encore foible lorsque mon époux me quitta. Il me fallut recouvrer un peu de forces avant d'entreprendre le pénible voyage d'Ecosse. Enfin je me mis en route ;
mais

la fortune arrêta ma course. On accusa le comte d'Essex de plusieurs complots, & la reine, prévenue par nos ennemis, prit nos innocentes précautions pour des crimes.

Vous savez tout ce qui en a été la suite. L'acharnement de nos ennemis à nous perdre, la défense & l'opiniâtreté d'un homme dont le seul but étoit de les écarter pour se faire entendre de sa souveraine, & lui montrer son innocence & leur méchanceté. Imaginez, madame, mes terreurs au milieu des troubles & du sang que je voyois verser tous les jours.

Le comte me conjuroit à tout instant d'abandonner une place où il ne pouvoit faire une longue résistance contre tant de forces employées contre lui. Je l'exhortois de mon côté à céder & à implorer la bonté de la reine. Mais il juroit de n'en rien faire tant qu'il ne me verroit pas en lieu de sûreté.

el Ainsi je me vis forcée de me séparer de mon époux & de partir pour Edimbourg. Le fidèle Tracy qui m'auroit accompagnée avoit déjà péri en combattant pour les intérêts de son maître. Le comte d'Essex me remit entre les mains du plus fidèle de ses officiers. On m'arracha de ses bras pour m'embarquer sur la Tamise dans un bateau destiné à me porter à l'endroit où un convoi m'attendoit.

Ma douleur & mes craintes me jetèrent aussi-tôt dans une fièvre ardente. Je fus obligée de m'arrêter quelques jours dans un petit village. Ce fut là où j'appris l'emprisonnement du comte d'Essex & la résolution que la reine avoit formée de le perdre.

Après avoir inutilement attendu des nouvelles de quelque changement plus favorable, je pris le parti désespéré de me jeter moi-même aux pieds de la reine, &

de tenter d'émouvoir sa sensibilité sur nos malheurs par une confession ingénue. Mais vous le savez, madame, je n'ai trouvé chez elle aucune disposition à la clémence. Ma démarche au contraire a produit le plus funeste effet, & j'ai la douleur d'être moi-même la cause infortunée des malheurs de mon époux.

En finissant ce récit, un torrent de larmes inonda le visage de la comtesse d'Essex. Lady Nottingham ne s'occupa guère à les arrêter. Elle étoit trop intéressée dans plus d'un endroit de sa narration, & sa vanité en avoit été trop blessée. Elle abandonna la comtesse d'Essex aux horreurs de son désespoir, & elle retourna chez la reine qu'elle trouva baignée de ses larmes. Elle employa tout l'art dont elle étoit capable pour réveiller sa colère, & par son adresse cruelle, sans rien dire directement contre le malheureux prisonnier, elle ne laissa pas de produire l'effet qu'elle attendoit.

Cependant Cecil & la comtesse étoient tourmentés par le délai qu'éprouvoit l'exécution. Que ferons-nous, madame, lui disoit le ministre ? Si dans le plus fort de sa colère la reine suspend les effets de la justice, que n'arrivera-t-il pas quand cette tempête sera apaisée ? que n'avons-nous pas à craindre si l'amour vient de nouveau à maîtriser une ame telle que la sienne ? rien de si impérieux, rien de si absolu ; & je doute fort qu'avec toute notre adresse nous puissions en prévenir les terribles effets. Tout condamné qu'est le comte d'Essex, je ne serois pas étonné de le voir regagner sa première faveur auprès de la reine, & que notre ruine entière fût le premier acte de son crédit en reparoissant à la cour. -- Ah ! je saurai bien le prévenir, lui dit la comtesse. J'ai l'oreille de la reine, & je ne manque pas de matière ; elle ne se défie pas de moi, & tous les secrets de leur amour, que je viens de découvrir,

me fournissent des aiguillons biens poignans pour l'amour-propre d'Elisabeth. Cependant il ne faut pas trop se flatter. Essex est encore maître de son sort. S'il demande grace, la reine n'aura pas la force de le refuser. Il tient d'elle un gage qui lui donne un grand avantage sur sa faiblesse. Mais grace à son orgueil, je doute qu'il daigne en faire usage. D'ailleurs, qui peut-il employer dans une commission de cette nature, que nous ne puissions facilement corrompre ? Je ne perdrai pas la reine de vue : je réponds de ce qui la regarde. Mais ne négligez rien de votre côté, & sur-tout gardez-vous des surprises.

Cecil connoissoit trop bien la comtesse de Nottingham pour avoir le moindre doute sur ce qu'elle promettoit. Il la quitta plus satisfait, & tous deux ne s'occupèrent que de ce qui pouvoit servir leur commune haine contre le malheureux prisonnier.

Cependant la reine passa une nuit fort agitée. Elle repassoit tour-à-tour dans son esprit la perfidie du comte d'Essex, ses complots contre son autorité, ses amours pour une autre & ses plaisirs dans le temps même qu'il prétendoit lui être entièrement dévoué, enfin, sa fierté & son orgueil indomptable dans l'abyme même de ses malheurs.

Quelquefois l'impression de ces réflexions étoit si vive, qu'elle croyoit avoir assez de force pour le voir mourir. Mais bientôt tant de qualités qu'elle alloit elle-même anéantir, ses graces personnelles, ses services, & l'inclination qui l'entraînoit vers lui, dissipoient cet éclair de courage, & ne lui laissoient plus que les douces sensations de son sexe. Elle trouvoit qu'il valoit mieux encore le voir coupable, que ne le voir jamais. Mais bientôt le ressentiment effaçoit ces impressions bienveillantes. Elisabeth étoit agitée, déchirée par ces mou-

vemens divers, & semblable aux enfans dont l'imagination vive enfante des monstres pour s'épouvanter eux-mêmes; elle conduisoit Essex jusqu'à l'échafaud; elle se figuroit la hache levée. . . . Elle pouffoit alors des cris aigus, & frémissoit d'un supplice qu'il lui étoit si facile de prévenir.

La comtesse de Nottingham n'étoit pas moins éloignée du repos, quoique par un motif très-différent. Elle se rendit à son ordinaire chez la reine dès le matin. Vous me voyez dans une déplorable situation, lui dit Elisabeth; & si je ne trouve de puissans moyens de consolation, non, je ne puis la supporter plus long-temps. Le malheureux qui trouble le repos de ma vie s'offre sans cesse à mes yeux & dans un état pitoyable. Seroit-il donc possible que je ne fisse rien pour lui dans une si affreuse extrémité? le laisserai-je périr, comme si sa vie ne m'intéressoit pas plus que toute autre? lui qui a entendu ma bouche lui dire: je

vous aime. M'exposerais-je au reproche affreux que je puis un jour me faire de l'avoir laissé périr lorsqu'il étoit en mon pouvoir de le sauver! -- Tout ce que votre majesté voudra bien faire pour lui, répondit la comtesse, fera un acte d'autant plus généreux sans doute, qu'il ne le sollicite pas. S'il demandoit grace, votre indulgence seroit regardée comme une preuve de votre clémence & de sa soumission, au lieu qu'à présent ce sera un pur effet de votre bonté.

Ces paroles produisirent en partie l'effet qu'elle en attendoit. La reine rougit & garda le silence. Assurément, reprit Elisabeth après une pause, faire tout pour lui sans que même il lui en coûte un signe de repentir, c'est alimenter son orgueil; c'est l'encourager à le porter aux plus grands excès. Il exigeroit que ma tendresse fût tout pour lui, sans se permettre le plus petit reproche pour les outrages qu'il m'a faits: il se flatte que je me trouverai trop heureuse d'arrê-

ter la hache fatale. -- N'en doutez pas, madame, reprit la comtesse, il se croit sûr de triompher encore de la bonté que vous lui avez toujours montrée. Ah ! s'il se voyoit conduit de Westminster à l'échafaud ; s'il avoit une fois apperçu cette scène de mort, s'il avoit vu le pardon du comte de Southampton sans qu'il y eût de répit pour l'exécution des autres criminels, alors ce fier comte d'Essex s'empreseroit bien d'employer tous les moyens possibles de vous porter à la clémence. Mais il connoît tout le pouvoir qu'il a sur vous ; l'habitude de tromper votre cœur, & de vous aveugler sur un attachement réservé pour un autre, lui a inspiré une confiance sans bornes. Il se flatte qu'en recevant un pardon qu'il n'a point sollicité, l'univers entier le croira innocent. Mais, madame, permettez-vous à mon zèle de le dire ? s'il faut que cela arrive, que pensera-t-on de la justice d'Angleterre ? Quel jugement le monde portera-

est-il de votre majesté ? toute l'Europe connoît ce procès célèbre. Si le comte recouvre sa liberté sans confesser ses crimes , ne dira-t-on pas que l'Angleterre est gouvernée par une reine qui n'est pas aussi discrète que l'a fait la renommée ?

Cecil entra dans ces entrefaites. Il fortifia encore les raisonnemens de la comtesse. Il la seconda avec tout l'art d'une éloquence cruelle , pour persuader à la reine qu'il étoit de son honneur que le comte d'Essex mourût.

La reine, dans un transport d'impatience, consentit qu'on l'exécutât. Cecil ne perdit pas un instant , & porta incontinent l'ordre à ceux qui devoient le mettre en exécution.

Cependant le comte d'Essex , comme la comtesse de Nottingham l'avoit prévu , ne pensoit point à solliciter une grace qu'il se flattoit que la tendresse d'Elisabeth lui

accorderoit d'elle-même. Mais quand il se vit sur le point d'être conduit au lieu de l'exécution, il crut ne devoir pas négliger les moyens qu'il avoit en son pouvoir de fléchir sa rigueur. Il se détermina à implorer sa clémence en lui rappelant ses promesses & ses sermens. Il savoit que la comtesse de Nottingham étoit sa favorite & sa confidente. Quoiqu'il n'eût pas lieu d'attendre de sa part beaucoup d'affection pour lui, il lui supposa assez de générosité pour le servir dans cette importante médiation.

Il la fit prier de l'honorer d'une visite. La comtesse impatiente d'en connoître le motif, se rendit auprès de lui sans en prévenir la reine.

Quel autre qu'un cœur barbare eût pu voir un cavalier aussi parfait que le comte d'Essex plongé dans un tel abyme de malheurs, sans se sentir navré de compassion

& de douleur ? Cependant la comtesse n'éprouva à sa vue que des sentimens de cruauté & de vengeance. Mais la perfide fut prendre l'air de la douce compassion, pour lui demander à quoi elle pouvoit lui être utile.

Pardonnerez-vous, madame, lui dit le comte, au plus infortuné des hommes la peine qu'il vous donne, dans un temps où il ne peut guère se flatter que vous conserviez pour lui quelque reste de bonté. Cependant votre protection est mon unique ressource. Je connois le pouvoir que vous avez sur l'esprit de la reine ; daignez le mettre à l'appui de mon repentir & de mes prières, & j'ose croire qu'elles produiront quelque effet. Dites-lui donc, madame ; ajouta-t-il en mettant un genoux en terre, dites-lui que vous avez vu le malheureux Essex dans cette posture suppliante, plein de regret & de douleur d'avoir encouru son indignation. Remettez-lui cet anneau que

Je tiens de sa bonté , & conjurez-la de se rappeler les promesses qu'elle daigna me faire lorsque je le reçus de sa main. C'est au nom de ce gage que je demande la vie : elle ne sauroit me refuser sans manquer à ses sermens. Hélas ! cette vie n'a plus rien d'agréable pour moi ; mais une épouse infortunée , l'intérêt d'un fils chéri , crient à mon cœur de la conserver autant qu'il m'est possible. L'innocence de l'une , & l'enfance de l'autre , n'ont pas besoin de justification ; ce n'est que moi qui ai besoin de la clémence de la reine.

La comtesse de Nottingham fut enchantée de voir en sa puissance cet anneau qui lui avoit causé tant d'alarmes , & dont Cecil redoutoit encore le pouvoir. Elle eut la fausseté de promettre avec un air de franchise ce que son cœur cruel étoit bien décidé de ne jamais faire. Elle accompagna ses promesses de larmes feintes , &

elle jura d'aller immédiatement auprès de la reine employer pour lui tout son crédit.

Mais au lieu de rendre compte de cette visite à Elisabeth , elle courut chez Cecil qui l'attendoit. Le ministre vanta sa cruauté qu'il appelloit adresse , & tressaillit de joie en se voyant maître du seul obstacle à la mort d'Essex. Ils se rendirent ensemble chez la reine, qui demanda d'abord comment le comte avoit reçu ses derniers ordres.

Jamais, madame, il ne montra un orgueil plus indomptable , répondit Cecil. Il ne veut pas s'abaisser à montrer le moindre signe de repentir. Il n'est occupé que de son épouse ; c'est le seul objet de ses pensées & de sa conversation avec ceux qui vont le voir. — Eh bien, qu'il meure ! dit la reine avec un mouvement de fureur ; qu'il périsse, puisqu'il le veut ainsi ! Que je me voye enfin délivrée d'une alternative cruelle & du tourment de l'incertitude !... qu'on l'exécute !

Le trop zélé ministre se garda bien de laisser à la reine le moindre temps pour la réflexion. Tandis que le comte d'Essex attendoit l'effet des promesses de la perfide comtesse de Nottingham, on faisoit à la tour les préparatifs de son exécution, afin de prévenir une rébellion parmi le peuple dont il étoit aimé.

L'ame d'Essex étoit forte & grande. Il ne montra pas la moindre foiblesse dans cette affreuse extrémité. Jamais homme n'affronta la mort avec plus de constance & de fermeté. On le vit monter à l'échafaud avec résolution. Il s'y montra de sang-froid, se déshabilla lui-même, recommanda sa famille aux amis qui l'assistoient ; enfin, au milieu des larmes de tous les spectateurs de ce dernier acte de sa vie, il reçut la mort sans permettre même qu'on lui couvrît les yeux.

Ainsi périt ce célèbre favori de la reine Elisabeth, homme orné des qualités les

plus brillantes , & qui eût été trop heureux , si l'amour n'avoit pas creusé des abymes autour de lui.

Elisabeth , après avoir consenti à l'exécution du comte d'Essex , ne tarda pas à retomber dans ses premières irrésolutions. Elle éprouva un combat plus violent encore entre ses passions diverses ; mais enfin le moment pressoit une résolution , & elle prit celle de lui pardonner. Elle dépêche aussi-tôt à la tour un officier de ses gardes avec ordre de tout suspendre ; mais il étoit trop tard. Cecil avoit prévu ce qui pouvoit arriver , & sa cruauté avoit prévenu les effets d'une nouvelle foiblesse. Le comte d'Essex étoit déjà exécuté ; telle fut la réponse que lui apporta l'officier.

Ce fut alors qu'elle perdit toute modération ; alors qu'elle se livra sans contrainte au délire de sa douleur. Ah ! Cecil , qu'avez-vous fait , dit-elle au ministre , dès qu'il
parut

parut devant elle , à quels tourmens me livrent votre impatience & votre zèle barbare ! ... Ses sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage. Elle repouffoit toute consolation , & son désespoir ne pouvoit souffrir personne auprès d'elle.

Tandis que la reine se faisoit horreur à elle-même pour les ordres cruels que sa colère avoit dictés , Cecil qui les avoit fait exécuter si fidèlement , jouissoit du plaisir de les avoir obtenus , & la comtesse de Nottingham triomphoit en elle-même , de s'être si bien vengée d'un homme qui avoit si long-temps méprisé ses charmes.

Mais que faisiez - vous dans ces affreux momens, trop infortunée comtesse d'Essex ? L'excès de vos tourmens, le déchirement de votre ame pourroient - ils se peindre ? Ah ! les cœurs les plus insensibles ne purent vous refuser des larmes ! Il étoit bien terrible le délire de vos douleurs , quand la reine elle-

même, votre ennemie, votre implacable rivale en sentit l'horreur, chercha à vous consoler, en vous rendant la liberté & tous les biens de votre époux.

Ah ! qu'elle garde sa pitié barbare, dit au messager la comtesse au désespoir, qu'elle m'arrache la vie ; c'est la seule faveur qui me convienne de sa part & qui soit digne d'elle. La cruelle ! après m'avoir ravi tout ce qui m'attachoit à la vie, il n'est plus en son pouvoir de réparer mes maux.

L'infortunée comtesse d'Essex n'étoit capable d'aucune consolation, même de la part de ceux qu'elle estimoit le plus en raison de leur attachement pour son époux. Ses amis l'arrachèrent de Londres & la conduisirent à la campagne, n'espérant rien pour elle que du temps & de l'éloignement de ce lieu funeste.

La reine n'étoit guère moins malheureuse. Sa mélancolie ne tarda pas à affecter

sa santé qui devint foible & languissante. Son unique consolation étoit de penser que le comte d'Essex l'avoit forcée à consentir à sa mort ; que son indomptable orgueil n'avoit pas daigné descendre à la moindre marque de soumission, & qu'il avoit dédaigné sa clémence.

Cependant la comtesse de Nottingham ne jouit pas long-temps du fruit de sa perfidie. Elle fut saisie d'une maladie violente, qui lui offrit bientôt toutes les horreurs de la mort. Les remords de sa conscience vinrent l'assaillir & jeter la terreur dans son ame criminelle. Elle voyoit errer autour de son lit de douleur l'ombre du malheureux dont elle avoit si cruellement causé la perte. Maîtrisée par ses préjugés, tyrannisée par ses terreurs, le scrupule lui fit une loi de faire l'aveu de son crime. Elle supplia la reine de l'honorer un moment de sa présence. Elle lui avoua tout ce qui s'étoit passé entre le comte d'Essex

& elle , l'amour qu'elle avoit d'abord conçu pour lui , la haine implacable qui avoit été la suite de cette passion infructueuse , enfin sa perfidie en gardant l'anneau qu'il lui avoit confié. En même temps elle remit cet anneau à la reine. En le recevant , Elisabeth manqua expirer du choc des cent passions diverses qui bouleversèrent son ame. Dans son désespoir , peu s'en fallut que ses mains même ne fissent éprouver à la mourante comtesse toute la violence de sa fureur. Malheureuse ! s'écria-t-elle en jetant sur elle un coup-d'œil d'indignation ; périssse avec toi ton affreux remords ! que le ciel fasse grace à tes crimes , s'il l'ose ; mais jamais mon cœur ne te pardonnera. Elisabeth sortit brusquement à ces mots , & la révolution qu'éprouva la comtesse , avança probablement sa fin de quelques instans.

Cette funeste découverte fut un coup mortel pour la vie de la reine. Son imagi-

nation frappée lui offroit sans cesse Essex sous la hache du bourreau. Elle n'entendoit plus que les reproches d'un homme chéri, qui avoit en vain compté sur ses sermens ; qui en mourant s'étoit dû dire : *Elisabeth est sans pitié comme sans foi*. Ces idées exaltoient sa tête jusqu'à la frénésie. Sans cesse répétées, comme l'eau qui détruit goutte à goutte , elles minèrent bientôt les principes de sa vie ; & le nom du comte d'Essex fut son dernier soupir.

Fin de l'Histoire d'Elisabeth.

raison frappée lui offrait une cause Ellex
sous la haie du poutre. Elle n'enon-
doit plus que les reproches d'un homme
cher, qui avait en vain couronné sur les ter-
meaux ; qui en mourant s'écriait de dire : El-
laine de son père comme son fils. Ces
idées exaltaient la tête jusqu'à la frénésie.
Ses idées rapides, comme l'eau qui de-
truit goutte à goutte, elles minaient bien-
tôt les principes de sa vie ; & le nom du
comme d'Ellex sur son dernier soupir.

Fin de l'Histoire d'Ellex.

ARISTOCLÉA.

ANECDOTE GRECQUE.

ARISTOCLEA

ANECDOTE GRECQUE

ARISTOCLÉA, ANÉCDOTE GRECQUE.

ARISTOCLÉA fut célèbre dans toute la Grèce. La nature & l'art avoient tout fait pour la fille de Théophane. Elle étoit belle dans un climat, où la délicatesse exigeoit plus à mesure que la nature avoit fait davantage : elle étoit vertueuse parmi une jeunesse enchanteresse qui rendoit la vertu aussi rare que difficile : elle surprenoit, par ses talens, dans le pays des talens & des arts.

Un mérite si brillant fixa tous les regards. La jeunesse la plus galante, la plus passionnée, que nous aient peint l'histoire ou la fable, la jeunesse grecque s'empressa de lui plaire. C'étoit pour mériter un de ses regards que la force, la vitesse & l'agilité se surpassoient elles-mêmes, dans ces jeux où

l'amour & la gloire formoient des héros à l'état. Le vainqueur levoit sur Aristoclée un œil moitié fier & moitié timide ; il n'entendoit plus les applaudissemens de l'amphithéâtre. L'amour étouffoit la gloire, ou plutôt la gloire se confondoit dans l'amour.

Entre tant d'admirateurs, deux concurrens se firent remarquer, c'étoit Straton & Callistènes.

Straton réunissoit tout ce que la naissance, la richesse & le pouvoir prêtent d'éclat ; & il n'étoit pas sans mérite personnel. Il avoit triomphé avec orgueil aux jeux pythiens ; mais il avoit triomphé. Il étoit vain de se voir toujours suivi de la multitude ; mais la multitude le suivoit en raison de sa générosité & de ses largesses. Il n'étoit, peut-être, qu'une objection de quelque poids contre sa personne. Straton avoit passé ce terme appelé fleur de la jeunesse, ce beau moment de la nature qui produit communément tant d'effet sur le cœur d'une femme.

Callistènes n'avoit ni la naissance , ni la fortune , ni le crédit de Straton. Mais sa personne étoit plus séduisante , ses manières étoient plus engageantes , ses talens mieux cultivés. La couronne olympique avoit plusieurs fois ceint sa tête ; jamais on ne lui en avoit entendu parler. Son langage étoit modeste. Son hommage étoit timide. C'étoit peut-être l'effet de son peu de fortune ; mais on lui en savoit gré , sans en chercher le principe. Si par-là il perdoit la hardiesse , qui gagne souvent en osant davantage , il avoit la modestie à qui on aime à donner plus qu'elle ne s'accorde à elle-même. Il n'avoit pas cette aisance noble & assurée , qui en impose & flatte souvent la femme qu'elle distingue , mais cette complaisance attentive qui rend aimable & qui séduit.

Straton , il est vrai , étoit l'amant le plus ardent. Un matin d'été Aristocléa se baignoit dans une petite rivière qui serpentoit dans les jardins de son père. Le téméraire Straton avoit surpris des charmes nonchalamment abandonnés à la confiance de la

solitude. Ce larcin à la pudeur avoit augmenté son délire. Un feu brûlant circuloit dans ses veines , un feu brûlant animoit ses discours.

Callistènes, aussi passionné peut-être , parloit le langage du sentiment, sans l'enthousiasme d'une imagination exaltée. Son rival avoit tant d'avantages ! la crainte modéroit le désir. L'inquiétude empêchoit le délire. Il n'étoit pas moins tendre , mais il étoit plus réservé.

Théophrane, accablé des importunités des deux amans , restoit pourtant indécis. Il auroit bien voulu choisir le plus riche ; mais non pas dicter à sa fille un choix dont dépendoit son bonheur. L'avarice qui mène les pères à la tyrannie , l'avarice étoit dans son cœur, mais il vouloit en sauver les apparences. C'est ce qui lui fournit l'idée de s'en rapporter à l'avis d'un vieillard, vanté pour sa sagesse & son expérience. On suppose aisément ses faiblesses dans les hommes de son âge.

Cependant Straton avoit gagné une femme d'Aristocléa. Payée pour tromper sa maî-

treffe, il n'étoit pas étonnant qu'elle trompât le corrupteur pour le flatter. Elle lui fit croire qu'il occupoit la première place dans le cœur d'Aristocléa. Plus confiant d'après cette découverte, il ne veut plus s'en rapporter à la décision d'un étranger. C'est un juge plus compétent, c'est Aristocléa elle-même qui doit prononcer sur ce point important : Callistènes, qui n'a pour lui d'autre chance que l'aveu de l'amour, y consent sans hésiter : & le père, averti par Straton qu'il est sûr de la préférence, est charmé d'un parti qui remplit son vœu sans compromettre sa délicatesse. Tous sont d'accord, & le jour est fixé.

Peignez-vous la situation différente des deux amans, en attendant cette décision. Straton jouit d'avance d'un bonheur qu'il croit mériter. Son imagination déréglée dévore des charmes dont il se croit sûr, des charmes dont le prix augmente par la connoissance secrète de leur réalité, qu'embellissent encore la fantaisie & le désir. Il

jouit de son triomphe ; il jouit du malheur prochain de son rival.

Callistènes, au contraire , est livré à l'angoisse d'un espoir inquiet & douteux. Le soleil ne se lève que pour blesser ses yeux de l'éclat qui environne Straton : Straton , plus brillant encore dans ses songes , empoisonne son sommeil. Il désire l'arrivée du jour décisif ; & à mesure qu'il s'approche , son cœur défailit ; il voudrait qu'il fût loin encore.

Mais il est arrivé ce jour important. A travers une assemblée brillante , Straton s'avance avec le sourire de la confiance. Callistènes approche avec le trouble de l'inquiétude , j'ai presque dit du désespoir. Aristocléa , plus éblouissante par l'émotion de son ame , embellie encore par le triomphe de l'amour , s'arrête entre les deux amans , rend un instant tous leurs sens immobiles , & laisse enfin tomber sa main dans la main du tremblant Callistènes.

Quel changement soudain d'émotions ! Straton frémit : Son cœur est déchiré.

Il fait pourtant renfermer sa surprise & sa rage ; il parvient à masquer le tourment qui le ronge. Il demande au couple fieureux la faveur d'être admis à la cérémonie nuptiale. Ils ne désiroient pas sa présence ; mais un refus leur eut semblé cruel. Le jour suivant fut fixé pour accomplir l'union , & Straton dut y être.

Le lendemain, au milieu d'une assemblée réunie par le plaisir, l'on vit paroître le couple aimable, orné des charmes de la beauté, embelli des graces de l'innocence & du sourire du bonheur. Straton seul étoit rêveur & sombre. Soudain la scène se change en une scène de confusion & de douleur. Straton fait un signal. Une troupe d'hommes armés sort d'une embuscade. Au milieu des cris des assistans Callistènes est saisi, arraché, entraîné pour une fin plus funeste. Straton porte une main violente sur l'infortunée Aristocléa. Il cherche à l'enlever. Le danger prête des forces à sa délicate victime. Elle combat, elle s'agite entre les bras du ravisseur. Tout s'est enfui devant un furieux. Il n'est plus de ressources pour Aristocléa.

Mais la malheureuse en trouve encore
l'honneur & l'amour au désespoir. Straton
lui-même , est étonné d'une résistance qui
lui paroît surpasser les moyens de la nature ;
mais enfin , épuisée , hors d'elle-même ,
dans l'excès de son agitation & de sa dou-
leur , elle tombe sans sentimens & sans
vie.

Désespéré d'un crime infructueux , le
coupable Straton plonge un poignard dans
son cœur , & son sang souille ce sein glacé
que la mort seule arracha à sa profanation.

F I N.

